



# L'autre Parole

COLLECTIVE **FÉMINISTE** et CHRÉTIENNE

---

## LECTURES FÉMINISTES À DÉCOUVRIR

---



Numéro 160, automne 2022

---

Numéro 160,  
 Automne 2022

LECTURES FÉMINISTES  
 À DÉCOUVRIR



Sommaire

Liminaire – Johanne Philipps .....	4
<b>SPIRITUALITÉS FÉMINISTES</b>	
Quelles postures féministes en études religieuses ? Présentation du livre <i>Spiritualités féministes</i> — Denise Couture.....	6
Spiritualités féministes : corps, plis et intersections — Anne Létourneau .....	12
Un legs spirituel important — Johanne Jutras.....	17
Un ouvrage majeur de théologie féministe — Marie-Andrée Roy .....	19
Spiritualités féministes : œuvre majeure d’une théologienne féministe et intellectuelle engagée — Monique Hamelin.....	23
« Pour un temps de transformation des relations » Réflexions sur le temps que nous vivons — Christine Lemaire.....	27

## RECENSIONS DIVERSES

Un univers clos réservé aux hommes— Pierrette Daviau .....	31
L’abus sexuel s’enracine dans l’abus spirituel — Marie Bouclin .....	34
Vécus et analyses de femmes sur les abus sexuels dans l’Église — Pierrette Daviau .....	37
Reconstruire des relations d’égalité femme-homme — Nathalie Tremblay .....	40
Un parcours initiatique — Louise Garnier.....	43
Dialogue entre les mots et les images — Monique Hamelin.....	45

## HORS-SÉRIE

Les confidences de Blanche de peur — Martine Lacroix .....	47
Bibliographie sur Marie de Nazareth.....	49
Les 40 ans du réseau Femmes et Ministères (1982-2022) : L’audace de l’espérance — Anne-Marie Ricard.....	53
Crédits sur les images .....	57

## Liminaire

C'est une pratique courante d'offrir aux lectrices de la revue des recensions d'ouvrages qui ont retenu l'attention d'une membre de la collective. La période pandémique fut une occasion pour certaines d'accorder plus de temps à la lecture pour découvrir et se nourrir d'ouvrages féministes porteurs de vie. Faire circuler ce qui nourrit la réflexion et l'action féministe s'avère un besoin vital dans ce temps postpandémique où le patriarcat pèse sur chacune d'entre nous toujours aussi fort. Voire même plus.

C'est dans cet esprit que les lectures féministes que nous partageons avec vous font une large place à l'ouvrage de Denise Couture *Spiritualités féministes — Pour un temps de transformation des relations* (PUM, 2021).

Au-delà de l'analyse et de leur point de vue sur l'ouvrage, cinq femmes nous communiquent les divers effets provoqués par sa lecture. Selon Anne Létourneau : « Ce livre donne de l'énergie dans un contexte particulièrement difficile au Québec comme ailleurs. » Johanne Jutras nous dit avoir eu beaucoup de plaisir et jubilé. De son côté, Marie-Andrée Roy affirme que la lecture de *Spiritualités féministes* « [...] nourrit tant la colère que l'espérance, des ingrédients essentiels pour parvenir à la transformation des relations ! » Monique Hamelin écrit : « Denise Couture nous permet de faire des liens entre nos expériences et nos réflexions éparses faites au fil des années. » Ces réactions ne sont pas étrangères au fait que, comme le rapporte Christine Lemaire : « La théologienne [Denise Couture] définit la spiritualité comme un élan de vie. »

N'est-ce pas de celui-ci que peut jaillir tout travail de création ? Les femmes ont été créatrices de tout temps, mais non pas toujours eu cette reconnaissance. J'écris au passé, pourtant, encore aujourd'hui, les créations des femmes tardent à être mises sur le même pied d'égalité que celles des hommes.

Dans la présentation de son ouvrage que nous lui avons demandé, l'autrice de *Spiritualités féministes*, Denise Couture, écrit « [...] j'ai remarqué que les hommes lisent très peu ou pas les théologiennes. »

N'en est-il pas ainsi pour l'ensemble de la littérature produite par des femmes, peu importe le sujet sur lequel elles écrivent ? La journaliste Nathalie Collard<sup>1</sup>, faisait part d'une recherche de Lori Saint-Martin, qui s'est intéressée à la place occupée par les livres écrits par des femmes dans six journaux quotidiens en Europe et au Québec. Elle relevait que les livres écrits par des hommes occupaient beaucoup plus de place que ceux des femmes. Ce phénomène de sous-représentation était aussi observable dans l'attribution de prix littéraires et dans les cours de littératures.

---

<sup>1</sup> Nathalie COLLARD. « Prend-on la littérature des femmes au sérieux ? », La Presse, le 8 mars 2016.

Nous sommes encore et toujours dans une époque durant laquelle les *boys clubs* s'épanouissent aux dépens de l'élan vital des femmes. Lire des œuvres féministes, c'est une invitation à dénoncer ce phénomène. Ce que fait Martine Delvaux dans l'ouvrage *Le boys club* recensé par Pierrette Daviau. Dans des groupes fort différents, comme les communautés nouvelles et dans l'Église, des élans de vies sont brisés, mais de leur côté des théologiennes et théologiens travaillent à favoriser l'égalité femmes-hommes. Les ouvrages recensés par Marie Bouclin, Pierrette Daviau et Nathalie Tremblay en témoignent.

Les créations littéraires des femmes témoignent de leurs recherches pour retrouver et nourrir l'élan de vie. Que ce soit au Japon, à travers un roman recensé par Louise Garnier ou à travers un dialogue entre les mots et les images que nous invite à découvrir Monique Hamelin. Retrouver l'élan de vie, c'est aussi l'affaire de Blanche de peur comme en témoignent ses confidences, à travers la création que nous propose Martine Lacroix.

S'ajoute à ces lectures féministes une bibliographie sur Marie de Nazareth, qui donne suite aux textes présentés dans le numéro 153 du printemps 2020. Un texte d'Anne-Marie Richard rend hommage aux 40 ans du réseau Femmes et Ministères. Bon anniversaire à nos alliées dans la lutte pour l'égalité entre les femmes et les hommes dans l'Église !

À vous bonne lecture et bon élan !

Johanne Philipps pour le comité de rédaction

# SPIRITUALITÉS FÉMINISTES

## Quelles postures féministes en études religieuses ? Présentation du livre Spiritualités féministes

Denise Couture, *Bonne Nouv'ailes*<sup>1</sup>

*La rédaction a invité l'autrice du livre  
Spiritualités féministes, Pour un temps de transformations des relations  
(Les Presses de l'Université de Montréal, 2021) à présenter les grandes lignes de son ouvrage.*

Le livre vise deux objectifs. Le premier est d'offrir une synthèse de théologie féministe en contexte québécois, pour combler une lacune. On ne disposait pas encore d'un tel ouvrage malgré une abondance de littérature féministe dans le domaine des études religieuses, produite au Québec, depuis une cinquantaine d'années. Il était temps de rassembler dans un volume les principales coordonnées de la théologie féministe. Le deuxième objectif est d'ordre existentiel. J'aurai travaillé comme professeure et comme chercheuse à l'Université de Montréal pendant une trentaine d'années et j'y ai œuvré dans le secteur principal des études religieuses féministes. Avant la retraite, je me suis donné comme dernier projet de recherche l'écriture de ce livre. Je désirais faire un retour sur les idées fortes que j'avais développées sur le sujet, les rassembler et les relier entre elles.

Un des slogans du féminisme est *Le personnel est politique*. Nous, les universitaires, l'allongeons et disons : *Le personnel est politique et théorique*. J'ai cherché à tricoter les fils du personnel, du politique et du théorique tout au long du livre, comme une manière féministe de penser et d'écrire. J'ai intégré des histoires personnelles. Je raconte des moments importants pour moi de prise de conscience. Je raconte aussi comment j'ai appris ce dont je parle, que je présente comme étant situé, en mouvement, contextuel et provisoire.

Dans le monde francophone en études religieuses féministes, j'ai remarqué que les hommes lisent très peu ou pas les théologues. Pour faire contrepoids à cette situation, autour de 90 % de la bibliographie est composée d'autrices. Un but de l'ouvrage est de faire connaître

---

<sup>1</sup> Denise Couture est professeure associée à l'Institut d'études religieuses de l'Université de Montréal où elle a enseigné la théologie féministe et la question des femmes et des religions pendant plus de trente ans. Elle est membre de L'autre Parole depuis sa jeunesse et, plus particulièrement, de son petit groupe Bonne Nouv'ailes.

les travaux inspirants d'autrices féministes et de théologiennes qui sont à mon avis trop peu lues et trop peu connues.

Le livre s'adresse à un lectorat universitaire, professeur·e·s et étudiant·e·s en études religieuses, en études féministes et sur la question du genre. Il s'adresse également aux féministes engagées dans des groupes de la base et aux féministes spirituelles, en particulier aux femmes de la collective féministe et chrétienne *L'autre Parole* dont les créations prennent une bonne place dans le livre. Il s'adresse aussi au grand public intéressé et renseigné.

## **Le contenu en cinq chapitres**

Le livre est composé de cinq chapitres. Le chapitre 1 présente les postures : quelles intersections construire entre les études féministes et les études religieuses ? Le chapitre 2 reprend le sous-titre *Pour un temps de transformation des relations* : de quelles transformations et de quelles relations s'agit-il et comment vivre dans ce temps de changements ? Le chapitre 3 propose des réinterprétations féministes des symboles chrétiens en partant de la vie des femmes : comment des féministes chrétiennes ont-elles procédé à une relecture du christianisme ? Le chapitre 4 pose la question de l'interspiritualité féministe en partant à nouveau de la vie des femmes, particulièrement dans le contexte québécois : quels liens découvrir entre des féministes de différentes appartenances religieuses ? Et le chapitre 5 propose une déconstruction systématique du patriarcat religieux et de ce que j'identifie comme le fondamentalisme de ce patriarcat religieux.

## **Chapitre 1 : Construire une posture féministe et spirituelle**

La construction d'une posture théorique ainsi que la définition des termes se trouvent au chapitre 1.

J'opte pour une définition subjective de la religion. Est religion ce que les femmes considèrent comme religion. Comme dans le domaine de la question du genre, il s'agit de reconnaître aux personnes la capacité de se définir elles-mêmes. De la même façon que pour l'identité sexuelle ou de genre, on laissera les femmes définir leur identité dans le domaine religieux. Dans ce livre, j'analyse comment vivent des féministes qui se disent religieuses ou spirituelles. Je pars de leur propre compréhension du religieux ou de la spiritualité. Cela correspond justement à un travail de la théologie.

Selon sa définition classique, la théologie consiste en une intelligence de la foi, en la compréhension par des personnes croyantes de leur propre foi. Je traduis cette définition pour aujourd'hui comme une analyse de l'autocompréhension de personnes spirituelles ou religieuses. Je conçois la théologie comme une science humaine parmi les sciences humaines

et je fais théologie dans ce livre en analysant comment des féministes spirituelles ou religieuses se comprennent elles-mêmes.

Toutes les postures du chapitre 1 convergent vers l'analyse de la vie des femmes de leurs propres points de vue.

Je comprends le féminisme comme une manière de vivre anti-oppressive, par laquelle des femmes déploient leur individualité avec créativité, dans la subversion de la norme féminine patriarcale. Un deuxième slogan du féminisme énonce : *Une femme sera libérée si toutes les femmes sont libérées*. Je le comprends, selon une posture intersectionnelle, comme une invitation à lutter contre toutes les formes d'oppression subies par les femmes.

En ce qui concerne la spiritualité, j'adopte une définition interspirituelle proposée par des théologiennes féministes : la spiritualité est la vie pleinement vécue en relation avec l'énergie vitale. Elle comprend la joie et la souffrance, des abus, la reconnaissance des abus et leur refus.

J'ai appris des philosophes féministes que la tâche de la pensée, tant universitaire que citoyenne, consiste à analyser 'le devenir', plus précisément 'qui nous sommes en train de devenir'. C'est le sujet du livre. Qui sommes-nous en train de devenir comme féministes interspirituelles ? Comment sommes-nous en train de changer les relations pour créer des relations justes ? Je m'inclus moi-même dans la culture que j'étudie, à partir de ma posture théologique.

## **Chapitre 2 : Transformer les relations**

Le chapitre 2 renvoie au sous-titre du livre : Pour un temps de transformation des relations. Avec quelques philosophes féministes que je juge parmi les plus inspirantes, je postule que dans cette époque que nous vivons, que nous le voulions ou non, les relations sont en train de changer profondément. La question n'est donc pas de savoir si les relations changent. Elle est de savoir comment nous nous situons dans les transformations en cours. Comme féministes, l'option consiste à contribuer à détruire les hégémonies oppressives et à construire des relations justes. Cela passe à travers les corps et à travers les manières de mener la vie.

J'aborde le corps comme la matérialité de la subjectivité. Le corps est l'effet matériel, sédimenté avec le temps, de la manière de vivre et de penser, sur une longue période. On le forme, on le forge. Site des oppressions et des libérations, le corps-sujet est aussi le lieu d'exercice de l'individualité et de la création de soi.

Dans le chapitre 2, j'aborde quatre postures des corps-sujets en ce qui concerne la transformation des relations : queer, décoloniale, antiraciste et écoféministe. Ces approches interviennent lorsque survient le temps de réinterpréter les symboles religieux.



### Chapitre 3 : Reconstruire des symboles féministes chrétiens

Le chapitre 3 présente des lectures féministes de symboles chrétiens. Je montre les liens entre les théologies féministes développées sur le plan transnational et celle, unique et originale, créée dans le contexte québécois. Au Québec, la collective L'autre Parole, fondée en 1976, poursuit jusqu'à ce jour une démarche de relecture féministe des symboles chrétiens. J'en fais le récit.

Les féministes québécoises parlent de la Dieue chrétienne, Dieue avec un e. La voyelle e ajoutée au mot Dieue ne signifie pas d'abord que Dieue est féminine, même si le symbole féminisé peut aussi vouloir dire cela. La voyelle e signifie que les locutrices sont des féministes. Elle renvoie à la position d'énonciation féministe dans la diversité. Elle ouvre un espace vaste de résistance au patriarcat religieux sous toutes ses formes.

La théologienne Monique Dumais, une cofondatrice de L'autre Parole, soutenait que le christianisme manque d'incarnation. Cela est paradoxal parce que le christianisme *est* la religion de l'incarnation. Les féministes parlent de Christa : Christ, Jésus-Christ, féminisé. Christa s'incarne dans le corps de chaque femme, les inspire, les vivifie, les rend libres. Le symbole de Christa invite à se tourner vers la matérialité de Dieue, une idée fructueuse aux nombreuses implications et tout le contraire du Dieu avec un u que l'on concevait comme un pur esprit.

Les féministes renversent les doctrines chrétiennes les unes après les autres.

Prenons les énoncés sur la création divine. Celle-ci n'est plus comprise comme une sortie du chaos pour rentrer dans l'ordre, elle nous laisse plutôt dans le chaos des oppressions croisées auxquelles il nous faut résister toujours à nouveau. Prenons les énoncés sur la rédemption ou le salut. On ne les voit plus comme une sortie du péché pour atteindre un état de pureté, car aucune position n'est pure. Comme le dit la théologienne botswanaise Musa Dube, chaque sujet-corps est traversé par les lignées de domination, de collaboration et de libération.

Elisabeth Schüssler Fiorenza figure comme une pionnière de la théologie féministe aux États-Unis. Dans les années 1970, ses collègues féministes en sciences humaines lui demandaient pourquoi elle persistait à s'occuper de la religion, un domaine qu'elles considéraient comme perdu pour le féminisme. On l'exhortait à laisser ce champ de côté. Elisabeth Schüssler Fiorenza leur répondait et continue de répondre que nous ne pouvons pas laisser les discours religieux aux mains de dirigeants religieux qui les utilisent pour consolider le patriarcat et les dominations. Les féministes ont la capacité de les déconstruire et de les reconstruire, et cette tâche est essentielle.

Les féministes chrétiennes le font. Elles créent leur propre vie spirituelle en même temps qu'elles créent des relations justes.

## Chapitre 4 : Vivre une interspiritualité féministe

Le chapitre 4 a pour sujet l'interspiritualité féministe. Je reprends les positions de féministes autochtones, bouddhistes, chrétiennes, juives, hindoues, musulmanes et néopaiennes. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les liens entre elles, les manières dont elles renforcent leurs positions mutuellement, ainsi qu'une lecture transversale des spiritualités féministes.

Fidèle à la méthode choisie, je pars de l'expérience de groupes féministes interspirituels. Dans le chapitre 4, je rapporte entre autres les résultats d'une recherche qui a mené à la rencontre avec 25 féministes spirituelles à Montréal appartenant à diverses traditions religieuses. Elles ont raconté leur histoire de vie et comment elles comprennent et vivent leur féminisme et leur spiritualité.

Elles ont décrit une culture pleine de sagesse, une culture commune entre elles que je résume ainsi : choisir de vivre en cercles de vie, forger une estime de soi qui intègre la souffrance, construire une autonomie spirituelle, exercer des pratiques spirituelles créatives dans le quotidien, apprendre à reconnaître l'abus et à le refuser, désapprendre ses propres préjugés et participer à des groupes d'affinité interspirituels pour un surplus de vie et pour déconstruire le racisme.

## Chapitre 5 : Déconstruire un phallocentrisme religieux, étude de la politique du Vatican

Le dernier chapitre procède à une déconstruction systématique du patriarcat religieux. J'ai toujours préféré travailler à la construction créative de nouveaux symboles et de nouvelles pratiques féministes. Mais il faut bien également déconstruire le phallocentrisme. J'ai choisi de démonter celui du Vatican, celui érigé par les autorités catholiques depuis le début des années 1980. La pensée patriarcale des dirigeants catholiques romains représente un système politique contemporain qui a des effets puissants dans la culture actuelle. État observateur à l'ONU, il met de l'avant une position explicitement anti-femmes qu'il tente de faire implanter dans les pays catholiques. Il adopte un système de pensée patriarcal avec les mots du féminisme, inversant la signification des mots féministes, ce qui s'avère souvent déroutant.

Il n'est pas si simple de reconnaître le fonctionnement du patriarcat parce qu'il se camoufle structurellement lui-même. L'étude de la politique phallocentrique catholique représente à mon avis un excellent exercice pour apprendre des trucs afin de reconnaître le fonctionnement du patriarcat, de le défaire et d'y résister.

Je termine le chapitre avec la question de la laïcité. Au Québec, on proclame que la laïcité vise à protéger l'égalité entre les femmes et les hommes. Avec Johanne Philipps qui a déposé une thèse de doctorat sur le sujet à l'Université de Montréal en 2019, je soutiens que si c'était vraiment le cas, si la laïcité québécoise visait vraiment à protéger l'égalité entre les femmes et les hommes, on cesserait de concéder aux dirigeants religieux le droit de discriminer les

femmes. L'État établirait un rapport de force avec les dirigeants de l'Église catholique qui discriminent les femmes. On cesserait de considérer la religion comme une zone de non-droits pour les femmes et comme le dernier domaine de la vie où les femmes ne peuvent pas revendiquer leurs droits fondamentaux.

Le chapitre se termine par un appel aux féministes sociales, aux groupes de défense des droits et à l'État québécois d'appuyer les luttes des féministes spirituelles contre la discrimination envers les femmes et envers les minorités sexuelles dans le domaine religieux.

## **Conclusion**

Nous vivons dans un temps de changements rapides et de transformations des relations. Comment orienter ces transformations ? Comment construire des relations justes ? Comment des féministes spirituelles sont-elles en train de le faire ? Ce sont les questions que pose ce livre.

Au début, je pensais que j'écrirais un livre assez général qui présenterait une synthèse de textes en théologie féministe. L'approche féministe qui allie le personnel, le politique et le théorique m'a plutôt fait faire un retour existentiel sur ma propre vie. L'expérience d'écriture a produit un livre où le personnel et le théorique se sont entremêlés.

# Spiritualités féministes : corps, plis et intersections

Anne Létourneau

J'étais de celles qui attendaient la parution de *Spiritualités féministes : pour un temps de transformation des relations* avec impatience. J'accueille ce livre de Denise Couture comme un baume et un présent précieux pour les études religieuses féministes, réunissant à la fois sciences des religions, théologies et études des spiritualités, mais aussi plus largement pour les sciences humaines. Cet ouvrage est une démonstration limpide de l'importance, à l'université, d'une parole engagée dans la création de savoirs visant la justice sociale. Ce livre donne de l'énergie dans un contexte particulièrement difficile au Québec comme ailleurs. Il constitue une synthèse de théologie féministe époustouflante qui deviendra un incontournable dans le domaine. Mais c'est bien plus encore. C'est une démonstration unique d'épistémologie féministe appliquée, de la construction de savoirs situés tenant compte des dimensions religieuses et spirituelles dans le positionnement des sujettes. Enfin ! Comme le note Denise Couture dès le premier chapitre, une idée sur laquelle elle revient en conclusion, il y a encore aujourd'hui une tendance antireligieuse forte dans plusieurs féminismes ; il s'agit d'une croyance bien ancrée selon laquelle féminisme et religion sont incompatibles. Cette « conviction » constitue en fait une sorte d'angle mort qui éclipse l'existence de féministes religieuses et spirituelles et le fait que — et je cite Denise Couture inspirée par Rosi Braidotti — « la capacité d'agir et de subjectivité féministe politique peuvent être médiatisées par la foi religieuse » (p. 40).

Dans le présent texte, je souhaite me concentrer sur trois éléments forts de la posture féministe et spirituelle qui se donne à lire dans l'ouvrage *Spiritualités féministes* et qui me semblent particulièrement prometteurs pour les études religieuses : la relationnalité (*inter*), le corps et la reconstruction de symboles religieux.

## La relationnalité

D'abord, la **petite locution d'origine latine *inter*, « entre »**, me semble constituer un véritable fil conducteur dans le livre alors que Denise Couture présente sa méthode comme étant de l'ordre de la théologie *interdisciplinaire*, sa posture féministe comme *intersectionnelle* et consacre un chapitre passionnant à l'expérience *interspirituelle*. Cette petite locution, omniprésente, participe d'un décloisonnement complet des positions au profit d'une relationnalité « en marche ». La proposition est particulièrement audacieuse dans le champ des études du religieux où nombre de chercheur·e·s pensent encore se « protéger » de toute contamination subjective. L'autrice propose non seulement de mettre le « devenir des

subjectivités » au centre de l'analyse, mais aussi de reconnaître que cette analyse est nécessairement elle-même subjective (p. 33), située, positionnée quelque part (sans que ce lieu soit fixe). S'intéresser à la *religion vécue* par les femmes suppose de reconnaître et d'alimenter la relation au cœur de la recherche sans tomber dans la représentation instrumentalisée des expériences, le *parler pour* critiqué par Gayatri Spivak<sup>1</sup>, en faisant une place à cette relation dans la manière d'étudier et d'enseigner.

Le livre offre notamment de définir le féminisme « dans un sens large et intersectionnel » (p. 54), centré sur « [...] les effets en chaîne de la fin de l'hégémonie de la figure de l'Homme classique » (p. 54). Il s'agit d'un féminisme compris de manière expansive, inclusive et décoloniale, au-delà des seules considérations de genre/sexe car, comme le dit si justement Denise Couture, les sujets sont traversés par une multiplicité de « lignées de domination et de libération » (p. 31), de résistance et de transformation. Cette posture me semble désormais incontournable dans l'étude des différentes traditions religieuses. Un « nous-femmes » universel qu'il serait possible de cerner et de définir une fois pour toutes n'existe pas davantage au sein des christianismes, des islams ou des bouddhismes que dans la société dite séculière. Dans le prolongement de cette idée, la réflexion sur l'appellation « Dieu.e » (avec un e) que Denise Couture propose<sup>2</sup> est particulièrement intéressante. Le « e » y est compris comme renvoyant avant tout aux énonciatrices féministes (p. 96). Sur ce point, l'autrice tient aussi compte des critiques de théoriciennes et de théologiennes racisées et *queers* et se laisse questionner par l'idée de la blanchitude de la Dieu.e. Une autre belle démonstration de la dimension relationnelle et fluide de la posture féministe proposée dans l'ouvrage. La transformation des relations implique l'ensemble des *altérités* construites par le sexisme, le capitalisme, la translesbohomophobie, le racisme, le système carcéral, le spécisme, etc. Toutes ces relations sont incluses dans le projet féministe intersectionnel et interspirituel de Denise Couture.

### Le corps et la matérialité

Le second aspect de la posture proposée dans le cadre de *Spiritualités féministes* que je souhaite aborder est la manière de concevoir **la matérialité et le corps** au fondement des conceptions proposées du féminisme, mais aussi de la spiritualité. Dans le prolongement de Sarah Ahmed, Denise Couture définit la posture féministe (et je cite) comme « [...] *une tournure matérielle d'existence dans le quotidien qui évolue avec l'histoire des personnes* » (p. 16) et qui tient compte de leur multiplicité. Loin des dogmes théologiques (y compris des théologies du corps proposées par la papauté), Denise Couture fait théologie à partir de la matérialité des expériences de femmes (la sienne comprise). Si j'ai parfois un malaise avec l'expression « expérience de femmes », en raison du risque de l'essentialiser par l'identification de vécus corporels prédéfinis et fixes, l'autrice déploie avec force exemples une prise en compte d'une multiplicité d'expériences

<sup>1</sup> Voir Gayatri Chakravorty SPIVAK. *Les subalternes peuvent-elles parler?* Paris : Éd. Amsterdam, 2009.

<sup>2</sup> Cette graphie est d'ailleurs utilisée par les membres de L'autre Parole.

différentes à partir desquelles réfléchir. Sa manière de définir le corps est particulièrement bien trouvée, notamment inspirée de Butler. Le corps est « *[m]atière intelligente, il est le fait accompli, par sédimentation, de la manière dont le corps-sujet individualise un système sociosymbolique en sa propre existence* » (p. 108). Il y aurait ici sans doute de très beaux liens à faire avec la phénoménologie *queer*<sup>3</sup> de Sara Ahmed, qui pense le corps dans sa spatialité. Une telle manière de comprendre le corps s'avère une voie très prometteuse en études religieuses pour saisir notamment la mécanique d'*engenrement* (« engendering ») à l'œuvre dans nombre de rites de passage et dans les normes religieuses qui contribuent à genrer et à « hétérosexualiser » les sujets, non sans possibilité de transformation dans la résistance, mais aussi dans le respect de la norme<sup>4</sup>. Bref, cette manière de comprendre le corps, traversé par les rapports de pouvoir, me semble très importante pour penser l'agencéité des sujettes religieuses et spirituelles, par-delà les dogmes religieux, les textes sacrés et le poids de l'institution plus généralement. Pour conclure sur le corps, je note l'audace théologique, inspirée par Marcella Althaus-Reid<sup>5</sup>, de penser le *corps divin* à partir des corps bien tangibles des personnes exclues. J'y reviendrai en conclusion.

### Construction et déconstruction de symboles religieux

Finalement, le troisième élément de la posture de Denise Couture retenu est celui de la **déconstruction et de la reconstruction de symboles religieux**. Cela inclut aussi la réécriture de textes, notamment bibliques, à partir du thème de la **multiplicité** qui court dans tout le livre. En effet, cette créativité, mise en œuvre par des féministes religieuses et spirituelles, suppose une pluralité interprétative, y compris par-delà les canons religieux, une dimension sur laquelle la théologienne Musa Dub<sup>6</sup> a particulièrement insisté. Cette multiplicité — et je dirais même cette démultiplication créative des rituels et des textes — est d'autant plus pertinente qu'elle caractérise déjà l'histoire culturelle des traditions religieuses au cours des siècles. La figure de Marie est au cœur de ces critiques et reprises.

La théologienne *indécente* Marcella Althaus-Reid rejette l'investissement dans une mariologie (au contraire d'Ivone Gebara et de Maria Clara Bingemer), considérant la vierge Marie comme un symbole oppressif pour les femmes, qui n'a rien d'humain, allant même jusqu'à affirmer et je traduis : « [...] si la Vierge Marie avait des pattes au lieu des mains et si son vagin se situait dans son oreille [facilitant sa pénétration par la Parole de Dieu, le Logos], ça ne ferait aucune différence théologique<sup>7</sup> ». Et pourtant, on ne peut nier le fait qu'il y a plus d'une Marie. D'où

<sup>3</sup> Sara AHMED. *Queer phenomenology: orientations, objects, others*. Durham : Duke University Press, 2006. Une traduction française de cet ouvrage est en préparation.

<sup>4</sup> À propos de l'agencéité se définissant aussi dans le respect de la norme, cf. Saba MAHMOOD. *Politique de la piété: le féminisme à l'épreuve du renouveau islamique*. Série « Genre & sexualité ». Paris : La Découverte, 2009.

<sup>5</sup> Cf. Marcella ALTHAUS-REID. "Pussy, Queen of Pirates : Acker, Isherwood and the Debate on the Body in Feminist Theology", *Feminist Theology*, vol. 12, n° 2, 2004, p. 157-167.

<sup>6</sup> À ce sujet, cf. Musa W. DUB. « Écriture, féminisme et contextes postcoloniaux », *Concilium* 276, 1998, p. 61-72.

<sup>7</sup> Marcella ALTHAUS-REID. *Indecent theology: theological perversions in sex, gender and politics*. London : Routledge, 2000, p. 39 (je traduis).

l'importance de partir des subjectivités des femmes et des minorités sexuelles, y compris dans le temps long de l'histoire. J'ai en tête trois Marie différentes dont les représentations ont peu à voir avec l'impossible contrat d'une maternité virginale :

1) D'abord, Tilda Swinton incarnait, en 1990, une jeune Marie fuyant les paparazzis dans le film *The Garden* du cinéaste Derek Jarman<sup>8</sup>, un film dans lequel elle joue aussi le rôle de *Sophia* (*Sagesse*). Ce film réfléchit à la condition gaie/*queer* et à l'épidémie du VIH-SIDA à partir de relectures cinématographiques de fragments de christianisme, en particulier les moments clés de la passion de Jésus-Christ selon les évangiles.

2) Ensuite, l'œuvre intitulée *Letanía* [*Litany*] du jeune artiste trans/drag péruvien Giuseppe Campuzano, décédé en 2013. Campuzano y incarne la Vierge Marie<sup>9</sup>.

3) Finalement, une représentation de Marie/Maryam dans un manuscrit éthiopien du XVII<sup>e</sup> siècle, *Les Miracles de Marie*, où elle désaltère un chien assoiffé, à même son soulier. Alors que personne ne lui donnait à boire, elle l'abreuve de l'eau des cieux<sup>10</sup>.

Dans ces trois exemples de différentes époques, Marie est/devient un espace de transformation des relations humaines et animales. Elle est humanisée. Ces quelques exemples permettent de montrer la plasticité des représentations, une idée qui s'applique aux rituels, aux textes, mais aussi aux subjectivités religieuses et spirituelles en tant que telles, comme le déploie fort bien Denise Couture : cette idée du « pli<sup>11</sup> » qui travaille le soi dans différentes directions. La posture féministe en études religieuses, c'est aussi refuser de marginaliser cette créativité au profit des dogmes et des normes religieuses, de la religion instituée. C'est la mettre en plein centre, en pleine lumière. Car, et je cite, « [...] la transformation des traditions spirituelles et religieuses à travers les actions et les vies de subjectivités féministes ne fait pas partie de l'imaginaire collectif » (p. 142). Elle le devrait pourtant.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la posture proposée dans ce livre très riche. Je conclurai en soulignant ce que je considère comme un **enracinement utopique** de ce projet féministe : une relationnalité forte, transformatrice. Ce que Denise Couture appelle « amour décolonial » en conclusion de l'ouvrage, un beau clin d'œil à l'ouvrage *Islands of Decolonial Love*<sup>12</sup> de l'autrice Anishnaabe Leanne Betasamosake Simpson. Loin d'une utopie rigide, loin de toute prétention à la pureté, on assiste dans ce livre à une invitation inclusive, toute en fluidités. Une utopie à la fois mouvante et enracinée dans les corps, à l'image de ce corps divin qu'Althaus-Reid pense à partir des corps marginalisés des femmes autochtones, des travailleuses du sexe, des personnes trans. Une utopie du présent qui s'incarne dans les subjectivités religieuses et

<sup>8</sup> Derek JARMAN. *The Garden*. London : Artificial Eye, 2005 (1990).

<sup>9</sup> Voir notamment le collage « Letanía [Litany] », 2012, Williams College Museum of Art, Wachenheim Family Fund. Voir : <https://artmuseum.williams.edu/collection/featured-acquisitions/giuseppe-campuzano/>

<sup>10</sup> Manuscrit éthiopien, Or 646 et Or 639, British Library (Source: Eyob Derillo).

<sup>11</sup> Cf. notamment p. 135, 225.

<sup>12</sup> Leanne Betasamosake SIMPSON. *Cartographie de l'amour décolonial*. Traduction par Natasha Kanapé Fontaine et Arianne Des Rochers. Montréal: Mémoire d'encrier, 2018.

spirituelles, mais aussi athées et agnostiques, dans la diversité des appartenances et des relations.

Anne Létourneau est professeure à l'Institut d'études religieuses de l'Université de Montréal. Spécialisée en exégèse de la Bible hébraïque, elle s'intéresse aux significations religieuses, littéraires et historiques des textes bibliques ainsi qu'à l'histoire de leurs effets, notamment sur les femmes et sur d'autres groupes marginalisés.



## Un legs spirituel important

Johanne Jutras

À l'été 2019, j'ai lu la revue internationale francophone *Nouvelles Questions Féministes (NQF)* intitulée *Féminismes religieux — Spiritualités féministes*<sup>1</sup> en Guadeloupe. Drôle de lecture de vacances, me direz-vous, mais j'ai beaucoup apprécié ce numéro qui traite de religions, spiritualités et féminismes. Un sujet qui n'avait pas été abordé durant les 38 ans d'existence de la revue *NQF*. Au Québec, la revue québécoise *Recherches féministes* se distinguait en 1990 en publiant *L'autre salut*<sup>2</sup>, sous la direction de Monique Dumais, Ursuline, l'une des trois fondatrices de la collective féministe et chrétienne *L'autre Parole* au sein de laquelle milite Denise Couture<sup>3</sup>. Alors, quand la directrice adjointe de la revue *Recherches féministes*, Marie-José des Rivières, m'a demandé de faire le compte rendu de l'ouvrage de Denise Couture paru au début 2021, j'ai répondu tout de suite « Oui, je le veux ».

En tant que féministe, interchrétienne et chercheuse sur le phénomène de l'exploitation sexuelle des femmes et des enfants, j'ai d'abord été séduite par le rappel historique du slogan *Le personnel est politique* réalisé par l'autrice. En effet, quoi de plus personnel que la sexualité qui consiste à entrer en relation avec l'autre. J'ai adhéré à l'énoncé voulant que les difficultés éprouvées par les femmes ne soient pas uniquement des problèmes personnels, mais plutôt des effets de politiques injustes. On n'a qu'à penser à l'essor phénoménal de l'industrie pornographique depuis le milieu des années 1950. À cet égard, Denise Couture cite « Laura Donaldson [qui] propose une analyse dans la même direction à partir du récit de voyage de Christophe Colomb qui décrivait le paysage de ce qui est aujourd'hui la ville de San Salvador aux Bahamas comme des mamelons. Elle fait un lien entre la vision pornographique de la terre conquise, le colonialisme et l'appropriation du corps des femmes autochtones » (p. 70) tout en ajoutant les corps de l'ensemble des femmes.

Ensuite, j'ai jubilé aux relectures féministes de la tradition chrétienne que nous propose Denise Couture qui se concentre sur Dieu, Christa, la Trinité et Marie. Elle illustre toute la créativité de féministes alors qu'un grand nombre d'entre elles ont renoncé au Dieu surhumain ou surnaturel qui légitime l'infériorité des femmes, d'autres « [...] ont choisi plutôt la voie de procéder à une reconstruction féministe du symbole de la Dieu chrétienne » (p. 91-92). Pour l'autrice, « [i] est nécessaire de repenser le symbole en lien avec la libération, avec la remise en question des dominations et avec la construction de nouvelles relations » (p. 97).

---

<sup>1</sup>« Féminismes religieux - Spiritualités féministes », *Nouvelles questions féministes*, 38, n° 1 (2019), 216 pages.

<sup>2</sup> « L'autre salut », *Recherches féministes*, 3, n° 2, (1990), Québec, 232 pages.

<sup>3</sup> Catherine FUSSINGER, « Marie-Andrée Roy, sociologue des religions et chercheuse féministe. Quarante ans avec la Collective féministe et chrétienne *L'autre Parole* au Québec, entretien réalisé par Catherine Fussinger », *Nouvelles questions féministes*, 38, n° 1 (2019), p 120-135.

Ensuite, Denise Couture nous présente Christa, une « [...] Christa vibrante, stimulante, attirante que nous portons dans nos cœurs en même temps que la Christa que nous voulons devenir collectivement » (p. 102-103). Christa est leur souffle « [...] à travers les vies et les corps des femmes dans leur souffrance, dans l'écoulement de leur sang, dans leur résistance à l'injustice, dans leur capacité de mise au monde, par leur créativité, leurs histoires personnelles ou politiques » (p. 105). Puis, l'Esprit de la trinité, soit l'Esprit saint, y est appréhendé « [...] comme un mouvement divin en toutes choses, comme une présence de la Dieu vivante en chaque personne, dans l'histoire et dans le cosmos » (p. 112). Enfin, l'autrice relate l'importance de la déconstruction du symbole féminin de la Vierge puisqu'il faut « [...] délivrer Marie de son carcan, la ramener sur terre, l'imaginer dans sa vie quotidienne et s'inscrire dans la foulée des paroles libératrices du Magnificat » (p. 127). Quelle audace !

Puis, j'ai éprouvé beaucoup de plaisir à lire la critique féministe radicale de l'Église catholique proposée par Denise Couture. En effet, elle s'attaque à la « théologie de la femme » édictée par le Saint-Siège :

[...] un système de pensée et d'organisation patriarcale/phallogocentrique qui expose : 1) des fondements religieux et empiriques de la subordination du groupe des femmes au groupe des hommes (certes, le terme subordination est employé avec parcimonie dans les textes) ; 2) des normes morales sexuelles qui procèdent de la nature immuable de la femme et du couple hétérosexuel, voulus par Dieu (interdiction de la contraception et de l'avortement, et relations sexuelles licites dans le mariage hétérosexuel) ; 3) l'énoncé de la vocation spécifique des femmes, dans l'Église et dans la vie civile, qui consiste à être des épouses et des mères, physiques ou spirituelles, le tout accompagné de l'exposition des rôles distinctifs de la féminité, tels posséder une sensibilité pour la souffrance, prendre soin, être à l'écoute, vivre pour les autres, servir les autres, etc. (p. 179-180).

Décidément, ces bons Pères de l'Église catholique prônent un « nouveau féminisme » bien éloigné de la force créatrice de la spiritualité féministe.

Finalement, contrairement au climat ambiant, Denise Couture démontre que les religions, les spiritualités et le féminisme peuvent être compatibles à l'aide des expériences et des prises de position de féministes de plusieurs horizons exprimées pour créer davantage de justice ici-bas. Cet ouvrage constitue un legs spirituel important de Denise Couture dont le cheminement séculier, religieux et féministe constitue une source vitale d'énergie pour les générations présentes et futures. Par ce livre, l'autrice appelle à une révolution du féminisme qui nie la religion et interpelle la créativité des femmes pour bâtir une ou des spiritualités féministes.

Bonne lecture et bonne réflexion !

Johanne Jutras est détentrice d'un diplôme d'études supérieures spécialisées en études féministes de l'Université Laval, d'une maîtrise en développement régional de l'Université du Québec à Rimouski ainsi que d'une maîtrise en mesure et évaluation de l'Université Laval. Elle est actuellement étudiante en santé sexuelle à l'Université Laval.

## Un ouvrage majeur de théologie féministe

Marie-Andrée Roy, *Vasthi*

Dans son plus récent ouvrage, *Spiritualités féministes. Pour un temps de transformation des relations*, la théologienne Denise Couture propose une véritable Somme de théologie féministe. Fruit d'un travail intellectuel intense, constamment inscrit en dialogue avec la pensée et l'agir féministes, cette œuvre située transcende les frontières disciplinaires et idéologiques pour faire ce que suggère son titre : transformer les relations. Une question sillonne l'ensemble des chapitres : « comment des sujets-femmes déploient-elles leur agentivité lorsqu'elles s'identifient comme féministes et spirituelles ? » (p.39) Une telle question ne peut que rejoindre avec force toutes les personnes qui partagent cette identité, dont les membres de la collective L'autre Parole.

### En quête de relations justes

Tout au long de son ouvrage, Denise Couture maintient une posture de féministe chrétienne interspirituelle qui œuvre résolument à l'instauration de relations justes. Audacieux contrat ! Se situant aux antipodes de la culture guerrière qui prévaut trop souvent dans les milieux académiques, elle promeut des rapports de réciprocité et d'écoute qui favorisent la reconnaissance des forces qui habitent les différents points de vue des personnes. L'autrice choisit ainsi de tabler sur les forces des personnes plutôt que d'invectiver leurs limites pour mieux se hisser au-dessus de la mêlée, comme le font si souvent les phalocrates ; simultanément, elle en apprend sur la valeur et l'apport de sa propre posture ! Cette quête des relations justes ne se fait donc pas au prix de l'anéantissement de sa personne (comme cela a souvent été demandé aux femmes) ; elle implique au contraire confiance en soi et relation sereine avec soi-même et les autres. On n'a sans doute pas encore mesuré tout l'effet désarçonnant qu'a cette posture, qui n'offre pas de prise, sur les tenants des postures tonitruantes !

### Méthodologie

L'ouvrage est savant au sens où il est rigoureux, documenté et argumenté. L'autrice s'inscrit dans une position située (elle ne se camoufle pas derrière le paravent de la science) et puise à de multiples sources du savoir en études féministes, théologiques, philosophiques et sociologiques. Elle dit ce qu'elle fait et fait ce qu'elle dit. Elle donne les ingrédients et les instructions, puis elle fait la recette ! Posture démocratique et pédagogique !

Elle fournit des définitions pour chacun des **concepts clés** qui structurent son ouvrage. La spiritualité est comprise comme la vie pleinement vécue (joies et souffrances) en lien avec l'énergie vitale. La « religion est définie comme un ensemble de dispositifs qui traversent la construction de soi des subjectivités, que celles-ci désignent elles-mêmes comme religion » (p. 34). Dans ce paradigme, il n'y a pas de place pour affirmer la supériorité du christianisme. Le féminisme est à la fois intersectionnel parce qu'il articule étroitement les dimensions individuelles et collectives et postséculier parce qu'il reconnaît la capacité des subjectivités religieuses de critiquer les contraintes des religions et de mener des actions constructives qui transforment ces religions. La théologie est définie « comme un regard réflexif sur les manières dont les sujets construisent leur vie spirituelle » (p. 157) ; elle est une autoanalyse multisituée de personnes spirituelles ; elle est donc à la fois locale et transnationale, chrétienne et multireligieuse, féministe, postcoloniale et décoloniale. Bref, ouverture, complexité et nuances viennent moduler le dispositif de définitions opératoires de l'ouvrage.

Comment créer la justice ? Au **chapitre 2** l'auteur avance l'idée ambitieuse d'œuvrer à la mutation des relations que nous entretenons à plusieurs niveaux : les relations de sexe et de genre, les relations liées au colonialisme, celles engendrées par le racisme et celles entretenues avec la nature. Bref, elle nous convie à une véritable révolution ! Au **chapitre 3**, elle propose un parcours passionnant à travers diverses reformulations théologiques féministes sur Dieu, la Christa, la Trinité et Marie. La Dieu trinitaire chrétienne devient créatrice, libératrice et vivifiante. Marie, pour sa part, est tantôt symbole irrécupérable, rejeté par la théologienne, tantôt figure libératrice, divinisée par la même théologienne qui assume pleinement ses contradictions ! Ce chapitre est exemplaire de la méthode pratiquée. Dans un premier temps l'auteur se remémore son expérience personnelle. Il est difficile d'oublier le passage particulièrement savoureux où elle évoque la recommandation reçue de sa maman, à l'église, quand elle était toute jeune enfant, au sujet du *Je vous salue Marie* : « Cette prière n'est pas bonne pour les femmes. Ne la récitons pas » (p. 120). Et Denise de se boucher les oreilles sur le champ pour ne pas entendre la prière ! C'est seulement une fois devenue étudiante à la Faculté de théologie qu'elle apprendra le *Je vous salue Marie* ! Décidément, elle et moi nous n'avons eu ni la même maman ni la même initiation au *Je vous salue Marie*, assidue que j'étais, dès l'âge de 7 ans, à la récitation paroissiale du chapelet pendant le mois de Marie et le mois du Rosaire ! Dans un deuxième temps, Denise Couture rappelle le chemin parcouru pour parvenir à une reformulation de Dieu, de la Christa, de la Trinité et de Marie. Ici, on discerne l'articulation entre le travail de production académique de la théologienne et le rôle de ses interactions avec la collective L'autre Parole dont elle est une figure de proue depuis plusieurs décennies. La collective questionne, reformule, innove et célèbre de nouvelles façons de dire Dieu et Denise Couture est étroitement associée à ce travail de théologie engagée. Dans un troisième temps, la théologienne universitaire poursuit son travail de distanciation critique et se laisse interpeller par d'autres approches comme les postures queers, décoloniales, antiracistes qui servent à remettre en tension le discours féministe. Enfin, dans un quatrième temps, elle évoque où elle se situe *hic et nunc*, personnellement et professionnellement, au terme de ce processus, assumant

avec aplomb ses incertitudes et ses contradictions et sachant que ce processus, comme tout cercle herméneutique, est appelé à être repris et poursuivi.

**Au chapitre 4**, l'auteur livre un vaste panorama d'écrits et de pratiques associées à l'interspiritualité féministe qui contribuent, de diverses façons, à transformer les relations. Les travaux d'autrices occidentales comme Michelle Voss Roberts et Rita Gross documentent la transformation des traditions religieuses mises de l'avant par les féministes ; les travaux d'autrices issues du Deux Tiers monde comme Musa Dube, Maricel Mena Lopez et Chung Hyun Kyung font ressortir la force des expériences religieuses de résistance, notamment celles qui contestent le christianisme colonial ; et enfin, les postures décoloniales mises de l'avant par les femmes autochtones favorisent l'affirmation culturelle des nouvelles générations. Puis l'auteur propose un développement qui illustre la richesse du travail entrepris tant par des savantes que par des militantes qui se réapproprient leur tradition et qui lisent, réécrivent, interprètent le corpus d'Écritures sacrées issues des trois monothéismes. On retiendra ici que travail savant et travail militant s'entrecroisent et se nourrissent mutuellement ; l'expérience québécoise à ce chapitre apparaît particulièrement féconde. Les pratiques féministes hindoues et bouddhistes attirent également l'attention de l'auteur. Je suis touchée par le travail de retraçage des conditions qui rendent possible l'émergence de l'interspiritualité féministe. J'en nomme quelques-unes : se donner un cercle de vie et une ascèse spirituelle inventive au quotidien ; se forger une estime de soi qui intègre la souffrance et construire son autonomie spirituelle ; être capable de repérer les situations d'abus et de les refuser ; oser désapprendre ses propres préjugés et saisir le caractère politique de sa pratique spirituelle ; se donner des groupes d'affinités pour partager ses expériences de transformation des relations (p. 157-169). Ce tableau des conditions d'émergence de l'interspiritualité a pu être constitué parce que l'auteur a mis en action deux éléments fondamentaux de sa méthodologie. Elle s'est mise à l'écoute de femmes de diverses appartenances religieuses et spirituelles et a pris au sérieux leur discours porteur de sens, s'appliquant à l'accueillir pour lui-même et non à l'évaluer à partir de ses propres croyances. Le chapitre 4 se conclut avec la présentation de deux éléments qui permettent le déploiement de l'interspiritualité mise de l'avant par Denise Couture : l'ekklèsia<sup>1</sup> des femmes et les célébrations féministes. Ces deux éléments puisent à l'expérience vécue à L'autre Parole. L'ekklèsia des femmes, cette communauté de disciples égales est à la fois espace de liberté, de créativité et d'expression religieuse et spirituelle et espace politique de solidarité, d'engagement et de transformation démocratique. Les célébrations féministes permettent aux membres de la communauté des disciples égales de s'exprimer dans un environnement non hiérarchique, de faire appel à des symboles qui sollicitent les cinq sens, de se construire une nouvelle mémoire inclusive et d'exercer une action à la fois spirituelle et politique de transformation des relations. Ce chapitre 4 est à l'image de son auteur : ouverture sur le monde et à une diversité de sources, écoute de son expérience personnelle et de celle des autres, reconnaissance de la valeur et de la portée des récits de chacune et transformation de sa vision

---

<sup>1</sup> Nous respectons la graphie d'*ekklèsia* telle que présentée par l'auteur de *Spiritualités féministes. Pour un temps de transformation des relations*, i.e. « ekklèsia ».

à la suite de ce processus. L'autrice s'impose comme modèle de cohérence intellectuelle et politique !

**Le dernier chapitre** constitue une entreprise de déconstruction du modèle religieux patriarcal du Vatican, qualifié de fondamentaliste. L'autrice s'applique à déconstruire avec brio ce modèle en décortiquant la fameuse théologie de la femme, d'abord avancée par Jean Paul II, puis déployée par Benoît XVI. Le pape François reprend à son compte plusieurs éléments de cette théologie. Le travail de la théologienne se fonde sur une connaissance en profondeur des écrits de ces papes sur « la femme » qu'elle confronte à la théorie de Judith Butler, plus précisément à trois concepts mis de l'avant par cette dernière qui permettent de saisir le mode opératoire du phallocentrisme : l'appropriation, la distanciation et la subordination. L'exercice est concluant. En cinq tableaux synthèse, on voit apparaître : 1) les fondements de la « théologie de la femme » mise de l'avant par le Vatican (5.1, p. 185) ; les mécanismes de dressage du corps et des personnes par le contrôle de leur sexualité (5.2, p. 187), mécanismes requis pour la mise en œuvre de la « théologie de la femme » ; 3) les paramètres du discours antiféministe du Vatican qui s'attaque au discours féministe moderne compris comme menace à l'ordre du monde voulu par Dieu (5.3, p. 185) ; 4) les composantes de l'idéal féminin qui est exalté par la « théologie de la femme », aussi appelée « nouveau féminisme » (5.4, p. 196) ; 5) l'entreprise de récupération du féminisme mise de l'avant par le « nouveau féminisme » du Vatican (5.5, p. 201). Il s'agit d'une démonstration éloquentes dont j'admire la force-synthèse et qui, je l'espère, ira chercher l'adhésion et saura convaincre de l'importance de contrer ce pouvoir patriarcal qui entrave la libération des femmes et empêche l'avènement de rapports justes et égalitaires entre les sexes, non seulement dans l'Église catholique, mais aussi dans le reste du monde. La pragmatique Denise Couture propose une voie pour y parvenir : « cesser de concéder aux dirigeants religieux le droit de discriminer ; cesser de penser qu'il est naturel que le principe d'égalité entre les femmes et les hommes ne s'applique pas au domaine religieux ; cesser de considérer que la seule liberté de religion des féministes spirituelles consiste à quitter leur organisation religieuse lorsqu'elles y subissent une discrimination ; cesser d'acquiescer à l'appui tacite ou actif qu'offre l'État à la discrimination pratiquée dans les organisations religieuses » (p. 218). Je pense qu'il importe que cette voie, qui a été trop peu explorée jusqu'ici, se transforme en programme d'actions et mobilise les énergies des féministes de toute obédience pour que recule un des derniers bastions du phallocentrisme. C'est la grâce que je nous souhaite !

Merci à Denise Couture pour cet ouvrage lumineux qui nourrit tant la colère que l'espérance, des ingrédients essentiels pour parvenir à la transformation des relations !



# *Spiritualités féministes* : œuvre majeure d'une théologienne féministe et intellectuelle engagée

Monique Hamelin, *Vasthi*

## **Avertissement**

Avant de répondre à la question : « Qu'est-ce qui fait de *Spiritualités féministes* une œuvre majeure ? », deux remarques s'imposent.

Premièrement, n'étant ni théologienne ni sociologue des religions, c'est par une longue pratique du féminisme, une force vitale qui m'anime depuis quelque soixante ans, que j'ai abordé cette lecture. Depuis mon adolescence, au cours de mes études (philosophie, psychologie, criminologie), au travail (UdeM, programme d'accès à l'égalité en emploi, Conseil du statut de la femme, agente de recherche) et comme militante, le féminisme a été et est toujours présent dans toutes les facettes de ma vie.

Deuxièmement, je connais l'autrice, nous sommes membres de la même collective. Je crois malgré tout que je peux objectivement souligner certaines des grandes forces de cet ouvrage et les questions qui m'habitent pour la suite. Je vise aussi à susciter de l'intérêt pour que vous, lectrices et lecteurs de notre revue, entrepreniez ce voyage proposé par Denise Couture.

## **Une œuvre majeure**

En commençant la lecture de *Spiritualités féministes*, j'ai été saisie par la clarté de l'écriture, par l'ampleur du projet : « offrir une synthèse de théologie féministe en contexte québécois » (p. 7) et par l'intention existentielle de l'autrice :

[...] faire un retour sur les idées fortes que j'avais développées dans le domaine, les rassembler et les relier entre elles. Dans la foulée du slogan féministe *Le personnel est politique... et théorique*, la démarche m'a amenée à relire mon histoire de vie, mes engagements et mes postures théoriques et à construire des liens entre ces dimensions (p. 8).

L'essai entre nos mains est conforme au projet énoncé. Tout comme cela s'était passé en lisant *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (lu en 1967) et *Against our Will : Men, Women and Rape* de Susan Brownmiller (publié et lu en 1975) ou lors des discussions sur la théologie féministe de la libération à *L'autre Parole* en 1984<sup>1</sup>, quelque chose de fondamental est arrivé, j'ai eu des

---

<sup>1</sup> Voir « La théologie féministe – Le printemps de l'Église », *L'autre Parole*, numéro 26, mars 1985 [https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1985n26.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1985n26.pdf)

*mots pour le dire*, un cadre théorique m'était donné pour parler de *Spiritualités féministes — Pour un temps de transformation des relations*.

À la suite de cette première lecture de *Spiritualités féministes*, je reste marquée par ce rappel d'une formule de Christine Delphy sur la lutte féministe. Elle « consiste *autant* à découvrir les oppressions inconnues, à voir l'oppression là où l'on ne la voyait pas, qu'à lutter contre les oppressions connues »<sup>2</sup>.

J'utiliserai cette grille de Delphy pour vous présenter quelques-uns des éléments les plus marquants. Denise Couture nous permet de faire des liens entre nos expériences et nos réflexions éparpillées faites au fil des années. Elle nous donne des clés pour défricher notre propre chemin en reconnaissant l'abus et le refusant (p. 165). C'est un chemin exigeant et pas toujours facile puisqu'en maintes occasions, il demande un changement radical de perspective et d'être à contre-courant de la majorité.

### ***Découvrir les oppressions inconnues***

L'autrice propose entre autres, en s'appuyant sur de nombreuses penseuses, de :

- Reconcevoir la Trinité et pas seulement Dieu, le Fils et l'Esprit individuellement.
- Déconstruire le fondamentalisme catholique romain du Vatican en combattant l'appropriation, la distanciation et la subordination des femmes. Elle veut briser l'apartheid des femmes dans l'Église catholique romaine.
- Demander à l'État de ne pas se faire le complice de la discrimination fondée sur le sexe par les religions, car il n'est pas naturel qu'il existe des zones de non-droits des femmes dans les religions.

### *Dieue, Christa et le Souffle*

Dans le chapitre 3, nous suivons l'autrice au cœur du projet de déconstruction-construction des symboles féministes chrétiens. Dire Dieue n'est pas nécessairement, quoique cela se peut, faire référence à un divin féminin. Cela réfère aussi aux féministes qui veulent aller au-delà de la binarité. Dire Dieue, c'est remettre en question les relations de domination et en reconstruire de nouvelles. Je n'avais pas fait tous ces liens. C'est libérant !

Dans ce même chapitre 3, après avoir cerné différentes facettes de Dieue, le processus de déconstruction-reconstruction se continue avec Christa et la *ruah* ou le Souffle. Et nous avons une relecture de la Trinité.

Pour Christa, elle note que la collective L'autre Parole lui donne « un sens plus large que celui d'une femme en souffrance ». (p. 106) L'incarnation est dans la jouissance et pas que dans la souffrance. « [L'] incarnation de la Dieue en Christa dans les vies et dans les corps des femmes » (p. 109) défait la hiérarchisation, la kiriearchie où les femmes sont dominées,

<sup>2</sup> Christine DELPHY. « Nos amis et nous », *Questions féministes*, n° 1, 1977, p. 21-49 cité par Denise COUTURE dans *Spiritualités féministes – Pour un temps de transformation des relations*, p. 15.



oppressées et soumises. S'écroule, « la pyramide théologique ou organisationnelle, construite par le Vatican » (p. 109). Et la *ruab* anime le corps des femmes. « Elles traduisent la trinité classique Père, Fils et Esprit par la triple action : créatrice, libératrice et vivifiante » (p. 113-114). Une libération !

*Le Vatican comme un promoteur de l'apartheid des femmes*

Le Vatican fait une séparation entre le groupe des femmes et celui des hommes, il subordonne le groupe des femmes au groupe des hommes. Voir à ce sujet le chapitre 5 intitulé : *Déconstruire un phallocentrisme religieux : étude de la politique du Vatican*. Pour l'autrice, « Une tâche incontournable des critiques féministes consiste à déconstruire un féminin idéal prescrit à toutes femmes, qui les asservit (p. 183) ». L'autrice démontre comment la dissimulation pratiquée par le Vatican est réussie, car les réactions de déni sont vives chez plusieurs femmes. Ce n'est pas de tout repos et l'autrice en a fait l'expérience. Ces réactions me rappellent celles entendues devant les analyses dénonçant les violences sexuelles à l'égard des filles et des femmes et, enfin, la violence intrafamiliale. La résistance à la découverte d'oppressions inconnues est une stratégie de survie pour certaines.

L'État ne doit plus trouver naturelles des zones de non-droits pour les femmes dans les religions. Un renversement de perspective est ici demandé, il faudra la solidarité des féministes catholiques, des féministes de la société laïque et des forces progressistes dans la société afin que l'État adopte ce changement de perspective. Quelle que soit leur religion, les femmes n'ont pas à céder leurs droits à l'égalité, à la réflexion, à l'action et à l'intervention dans le domaine du sacré. Comment réussir à faire changer le rapport de force ? Les autrices citées privilégient que l'État intervienne directement. Je pose la question : ne faudrait-il pas privilégier une autre stratégie, une méthode indirecte ? Pourquoi ne pas revoir ce que nous enseigne l'histoire des grandes luttes d'hier et d'aujourd'hui pour la défense des droits ? Faire une brèche qui permet le ralliement des forces civiles ne serait-il pas plus simple à obtenir ? L'État énoncerait alors qu'il ne peut soutenir d'une main le contraire de ce qu'il promet de l'autre. Il ne dicterait pas une règle de conduite, il donnerait la sienne. Mais, quelle que soit la méthode privilégiée pour mener la lutte, c'est une magnifique ouverture que de rendre visible l'invisible afin que cesse la discrimination à l'égard des femmes et des minorités sexuelles dans les religions.

***Voir l'oppression là où on ne la voyait pas***

Sur la question du colonialisme au Québec et au Canada, Denise Couture rappelle que : « Nous ne nous voyions pas nous-mêmes comme partie prenante d'une politique et d'un christianisme coloniaux » (p. 67). Nous devons beaucoup aux travaux de la Commission de vérité et réconciliation du Canada (2009-2015) pour le chemin parcouru, mais la route est encore longue avant la réconciliation. L'autrice trace une route dans le chapitre 2 pour nous aider « comme blanche à [se] dire sans passer par l'acte de définir l'autre » (p. 79).

***Lutter contre les oppressions connues***

Pour les femmes catholiques romaines, le modèle idéal donné aux femmes est Marie, vierge et mère. Les féministes chrétiennes ont cherché à redonner à Marie de Nazareth, la jeune fiancée de Joseph, puis la mère de Jésus, son humanité. Voir Marie comme une amoureuse ayant connu une sexualité épanouie, c'est tout un défi (p. 120-129)<sup>3</sup>.

**En conclusion**

En 247 pages, dans un langage clair et précis, Denise Couture nous offre une somme de savoirs et de pistes pour la poursuite de la longue marche des femmes dans l'histoire, plus particulièrement pour les femmes qui privilégient la voie des spiritualités féministes.

Le travail à venir reste vaste, la table est mise pour un travail avec soi, sur soi, de déconstruction-construction dans *un temps de transformation des relations*, un temps d'alliances des forces vives pour l'avancement du respect des droits des femmes dans les religions. L'autrice indique que nous avons « la responsabilité d'ouvrir les yeux » (p. 209) sur la politique de subordination des femmes aux hommes par le Vatican. Il faut le dire haut et fort et « *défaire* l'évidence tenace de la naturalité d'une zone de non-droits des femmes dans les religions » (p. 212). De plus, l'État ne peut offrir des avantages ou des bénéfices fiscaux à des organisations religieuses ou civiles qui poursuivent des politiques contraires à celles qu'il promeut. L'État ne peut soutenir indirectement ce qu'il défend directement quand il est question entre autres des droits des femmes.

---

<sup>3</sup> Notons également que la théologienne Marie Gratton a fait une minutieuse déconstruction des quatre dogmes catholiques sur Marie, mère de Jésus. Voir Marie GRATTON, « Marie ou l'utopie faite femme », *L'autre Parole*, n° 153, p. 16-37 et Denise COUTURE, chapitre 3 « Reconstruire des symboles féministes chrétiens – Marie » dans *Spiritualités féministes* (p. 120-129).

# « Pour un temps de transformation des relations »

## Réflexions sur le temps que nous vivons

Christine Lemaire, *Bonne Now'ailes*

Si le titre du livre de Denise Couture nous indique son objet, son sous-titre établit la posture intellectuelle et existentielle à partir de laquelle elle a pu en traiter. Le présent article se veut une invitation à réfléchir sur les concepts de l'énoncé « pour un temps de transformation des relations », afin d'en mesurer le poids prophétique.

### Définition de transformation

Le mot transformation indique, selon le *Larousse*, un « changement de nature<sup>1</sup> ». Ici, la « nature » évoque ce qui caractérise profondément une entité, qui la distingue des autres<sup>2</sup>, c'est-à-dire les relations qui précèdent. Aussi, un changement de nature s'inscrit-il dans la profondeur, dans l'essence des choses, des êtres et des individus. Il s'agit donc d'une action radicale.

Dans le contexte positiviste et productiviste de nos sociétés contemporaines, pour observer et appréhender une transformation, il faut impérativement savoir d'où l'on part et, idéalement, où l'on veut aller ; connaître à l'avance le résultat que l'on cherche à atteindre, en d'autres mots, établir un objectif.

### D'où partons-nous ?

À l'instar de la philosophe Gayatri Chakravorty Spivak, il importe pour l'autrice de « se situer », c'est-à-dire d'indiquer l'origine des propositions qu'elle nous offre, afin d'en saisir les influences et les éventuels biais. Faisons-le avec elle. D'abord dans l'espace : nous vivons dans l'hémisphère nord de l'Amérique, dans un pays riche et en paix, dans une culture à tendance colonialiste. Socialement, ensuite : nous sommes pour la plupart Caucasiennes, économiquement privilégiées, chrétiennes et (donc ?) en quête de justice. De façon genrée, enfin : nous sommes des femmes hétéros ou homosexuelles, en butte à un système millénaire, le patriarcat.

---

<sup>1</sup> Deuxième définition de « se transformer » : « changer de nature, passer à un nouvel état ». <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/transformer/79120>

<sup>2</sup> <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/nature> ; Marie-Éva de Villers, Multi dictionnaire de la langue française, Montréal, Québec Amérique, 2009, p. 1088.

En outre, tout au long de son ouvrage, Denise Couture relate des moments forts de son appartenance à L'autre Parole. L'invitation à s'enraciner dans la vie et l'expérience des femmes afin d'en faire émerger une spiritualité renouvelée est centrale dans l'approche féministe de la collective, présente dès sa fondation, selon les convictions de Monique Dumais, notamment.

Cette volonté de situer et d'enraciner les idées phares de son parcours de théologienne, Denise Couture la porte tout au long des chapitres en racontant une anecdote personnelle qui concrétise l'élément théorique qu'elle s'apprête à nous expliquer. Ainsi, chaque fois, la lectrice est informée du point de vue de l'autrice — abondamment documenté et inspiré par d'autres autrices et auteurs en sciences humaines et sociales — et comprend que sa parole part avant tout d'elle-même, d'une expérience, d'un élan, d'un questionnement fondamental, ce qui la rend singulière.

Voilà donc le point de départ de la transformation envisagée.

### **Quel résultat voudrions-nous atteindre ?**

À ce chapitre, la réponse est moins évidente et le fait de ne pas savoir exactement où nous allons ne semble pas si important. Trop de précision quant au résultat attendu réduirait inutilement les possibles, fermerait l'esprit à ce qui pourrait advenir d'inattendu grâce à la contribution des forces méconnues du temps collectif ou spirituel. Ce serait fermer la porte à la *Ruah*, souffle de la Sagesse. En revanche, nous savons très bien ce que nous n'acceptons plus : ce que Denise Couture appelle « les dynamiques de domination » (p. 48).

L'attitude adoptée par l'autrice, à l'instar de la philosophe Rosi Braidotti et de son groupe d'appartenance L'autre Parole, exclut tout dogmatisme et n'attend rien d'un jour J. Le miracle, s'il a lieu, se fait au quotidien, au sein de ce que l'on nomme « l'ordinaire ». L'autrice parle de « tournure matérielle d'existence dans le quotidien » (p. 16), et souhaite un déploiement des individualités dans la créativité (p. 25). Toutes choses qui sont en train de se passer, maintenant.

La transformation est souterraine, là où elle a le plus de chances d'être irrévocable. Chaque individu est appelée à y participer puisqu'elle ne peut s'initier ailleurs que du dedans de soi. Cet élan de transformation amène à prendre position, tant au propre (debout, non courbées, dépliées) qu'au figuré (choisir et inventer).

### **Dans quel temps vivons-nous ?**

Il est commun de penser que nous vivons à une période de l'histoire humaine appelée « modernité » et Denise Couture nous indique que les origines de ce terme remontent aux écrits du philosophe Emmanuel Kant (p. 45).

Rosi Braidotti opte quant à elle pour un autre type d'inscription dans l'histoire et envisage le temps d'aujourd'hui comme un « entre-temps » situé entre le « plus maintenant » et le « pas encore ». C'est le chemin qu'emprunte aussi Denise Couture. L'expression pourrait sembler simpliste : le présent n'est-il pas toujours un « entre-temps » ? Celui-ci a toutefois ceci de particulier qu'il est un « temps de transformation des relations », largement tributaire du mouvement des femmes.

À ce chapitre, il convient de s'émerveiller devant la force du phénomène qui, selon la philosophe française Camille Froidevaux-Metterie, a inauguré une « nouvelle ère anthropologique<sup>3</sup> », soulignant ainsi la puissance transformatrice du mouvement des femmes. Nous vivons donc dans un temps de transformation des relations, qui serait, en d'autres mots, la « révolution du féminin<sup>4</sup> » en cours, inéluctable et au service de tou·te·s les humain·e·s — et non humain·e·s — de la planète.

Les femmes ont toujours représenté un peu plus de la moitié des êtres humains. Pourtant, on les traite encore souvent de « minorité », un travers hérité du patriarcat. Une prise de conscience de la force du nombre est capitale. Il faut rappeler à quel point il est opportun de tableur sur le nombre de femmes qui imposent leurs propres singularités dans tous les domaines de la société. Car dès qu'elles arrivent, elles les transforment, et ce, de façon généralement positive. On n'a qu'à penser à la présence des femmes en politique, à l'origine des avancées des droits des femmes, ou à la tête des entreprises<sup>5</sup> où elles ont amélioré leurs conditions de travail. Mes propres recherches dans le secteur de la pratique privée du droit indiquent que même en intégrant un domaine sans vouloir « déranger » ou sans désirer le changer, les femmes transforment malgré tout ce secteur, en le rendant plus humain pour toutes et tous. Dans les Églises, cette force — évidente, mais redoutée par les prélats — permet de transformer le religieux.

### **La transformation des relations**

Dès le sous-titre, l'ouvrage de Denise Couture annonce l'enjeu principal des spiritualités féministes : les relations entre les individu·e·s en quête de transcendance. Ce n'est qu'en vivant ensemble, en discutant ensemble, en travaillant ensemble à l'avènement de la justice et du mieux-être des sociétés, bref, en se mettant en mouvement ensemble que l'on parviendra à transformer le monde.

Préalablement et tout au long du trajet, la vigilance est de mise quant à la nature de nos relations, de manière à les écarter des modèles délétères et des réflexes acquis au sein du

---

<sup>3</sup> Camille FROIDEVAUX-METTERIE, *La révolution du féminin*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2015, p. 27.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p.1.

<sup>5</sup> Voir à ce sujet: Monique JÉRÔME-FORGET, *Les femmes au secours de l'économie: pour en finir avec le plafond de verre*, Montréal, Stanké, 2012.

patriarcat. Qu'en est-il ? Transformer nos relations aux autres en les rendant moins violentes, plus bienveillantes et moins autoritaires. Les inscrire non pas dans une hiérarchie, mais dans une collégialité. Travailler ensemble et non chacune pour soi, nourrir le privé en l'irriguant de la puissance des réflexions et des démarches collectives.

L'autre Parole est un bel exemple de cette visée de transformation des relations. La collective nous donne d'abord la liberté d'être nous-mêmes, individuelles singulières et accueillies dans cette singularité, ce qui contribue à nous situer. Ensuite, notre mode d'existence et nos prises de position sont basés sur des relations horizontales. L'autre Parole amorce une transformation de notre relation à nous-mêmes tout autant qu'elle s'avère un ferment pour une transformation des relations entre hommes et femmes en Église et dans la société.

Nous sommes assurément dans un entre-temps, entre le plus maintenant et le pas encore, qui sème de l'espérance et s'inscrit à contre-courant de l'idéologie capitaliste néolibérale. Sous couvert de pragmatisme, celle-ci nous enjoint en effet de ne croire et de ne nous attacher qu'aux actions qui porteront fruit à court terme et dont les résultats nous seront directement et individuellement redevables. Or, dans l'Ekklesia que nous bâtissons, nos expériences de transformation des relations, quotidiennes et ordinaires, nourrissent notre détermination à poursuivre un processus dont nous ne verrons pourtant jamais l'aboutissement. Il s'agit encore là d'une révolution.

### **Conclusion : croire et espérer en un temps chaotique**

Le mouvement des femmes auquel Denise Couture adhère en est un de maillages et de mosaïques. Mosaïques de femmes aux couleurs variées en termes de tempéraments, de personnalités, d'histoires et de compétences, de femmes conscientes de leur valeur d'humaines, œuvrant au sein de groupes qui transforment déjà le champ religieux. Maillons parce qu'en tant que mouvement, il ne peut s'accomplir que sur plusieurs générations de féministes. C'est pourquoi j'ai qualifié ses propos de prophétiques.

La théologienne définit la spiritualité comme un élan de vie. N'aurons-nous jamais fini de devenir ? Dans cet entre-temps, éloignement de ce que nous ne voulons plus, vers un pas encore indéterminé, ce qui nous tient debout et combattantes, c'est précisément cet élan transformateur des manières d'exister, favorisant la vie en mouvement, sous toutes ses formes.

## RECENSIONS DIVERSES

### Un univers clos réservé aux hommes

Pierrette Daviau, *Déborah*



En partant d'images opposées entre les représentations féminines et masculines, l'autrice aborde son sujet<sup>1</sup> : « D'une part la beauté. De l'autre, le pouvoir » (p.16), affirmant que la première est descriptive des femmes et la seconde des hommes réunis en réseau. Son objectif est clair : « Je veux dévoiler le boys club, en faire défiler les représentations, de manière à le détacher d'une "tradition", d'une habitude, voire du culte qui lui est voué pour le révéler comme mécanisme de pouvoir » (p. 21). Martine Delvaux le décrit à partir de son origine victorienne d'élites masculines regroupées entre elles qui utilisent leur pouvoir pour se faire valoir, se protéger entre eux et favoriser leurs impacts politiques, économiques ou autres. On y trouve un mépris et même une haine des femmes, sauf pour les utiliser sexuellement ou pour les dominer (chapitre 4).

Excellente littéraire, professeure à l'Université de Montréal et fine chercheuse (on trouve environ 30 pages de notes à la fin du livre), Martine Delvaux propose ces images des boys club<sup>2</sup> en s'attardant à leurs représentations cinématographiques, littéraires ou télévisuelles, faisant référence à quelques reprises à des actualités québécoises ou canadiennes. Elle prend comme prototype et exemple sans équivoque, Donald Trump qui « est à lui seul un boys club » (p. 53), qui s'entoure d'hommes blancs comme lui, incompetents, cyniques, racistes, sociopathes, sexistes et sans scrupules... Elle le décrit comme une « coquille vide », désireux de publicité, de faire valoir par ses tours et immeubles à travers le monde, « comme autant de phallus tout en hauteur arborant son nom » (p. 59). Pour illustrer ses avancées, l'autrice renvoie

<sup>1</sup> *Le Boys Club*, Martine DELVAUX, Remue-Ménage, 2020, 235 pages.

<sup>2</sup> Nous respectons la graphie de *boys club* telle que présentée par l'autrice, sans apostrophe, sans italiques et en minuscules dans son texte, i.e. « boys club ».



le lecteur à divers films (surtout américains) : *Fahrenheit 11/9* de Michael Moore, *American Psycho* de B. E. Ellis, l'émission de télé-réalité *The Apprentice*, etc.

Propriétaire du club privé Mar-a-Lago dont les frais d'inscriptions et de cotisations sont exorbitants, Trump se dépeint comme « Le roi de Palm Beach », titre du chapitre neuf.

Laurence Leamer dans *Mar-a-Lago : Inside the Gates of Power at Donald Trump's Presidential Palace*, note que ce domaine est une copie de la galerie des Glaces de Versailles : « de l'or, de l'or et partout de l'or » (p. 62). Un des films préférés de Trump est *Citizen Kane* de Orson Welles, dont il ne considère pas la fin négative, mais plutôt son succès d'accumulation d'argent. Welles met aussi au centre de son film le domaine de Xanadu, super-château, représentation avant l'heure de Mar-a-Lago.

Les participants de ces boys clubs visent à posséder des « villes à eux » (voir chapitre onze) ; ils relèguent les femmes à l'espace du foyer, aux maisons éloignées du centre-ville, à la rue (p. 74). C'est ce qu'analyse Marylene Leiber, sociologue, dans *Genres, violences et espaces publics : la vulnérabilité des femmes en question* ainsi qu'une autre sociologue, Irene Zeilinger. Margaret Atwood et Virginia Woolf feront de même en réclamant des espaces pour les femmes afin de leur permettre, à elles aussi, d'avoir leurs rues, leurs villes, leurs lieux... En effet, la toponymie de presque toutes les villes est masculine et les noms de femmes quasi absents. Le chapitre 12 « Architectes du monde » démontre comment l'architecture, dominée presque exclusivement par des hommes, est devenue à son tour un autre boys club, d'où sont exclues les femmes. Celles-ci sont reléguées au règne du décoratif, de l'ornementation alors que « l'espace masculin est créé en dépouillant l'architecture, en la ramenant au strict nécessaire [...] à l'image du corps masculin, créant, au final, un objet qu'ils traitent comme on traite une femme » (p. 85), un ornement à dévêtir !

D'autres caractéristiques du boys club sont également exposées : la blancheur autant des architectures que celle des membres de ces groupes d'hommes fermés, blancheur « qui fait de l'homme une caractéristique invisible, une manière de passer inaperçu au nom du pouvoir dont chaque homme en costume participe » (p.115). Car c'est extrêmement important pour eux de « s'habiller pour gagner » (chapitre quinze) : « le costume est la peau du pouvoir, l'uniforme des hommes est la métonymie de leur domination » (p. 110). Denys Arcand, dans son film *Le règne de la beauté* critique le monde où le paraître l'emporte sur l'être. Mais l'autrice précise : « Arcand réussit parfaitement à faire régner la beauté [...] Mais ce faisant, il réussit deux choses à la fois : promouvoir le beau, et en révéler le danger » (p. 93).

Ces nombreuses particularités attribuées aux membres du boys club s'appliquent aux gouvernements. Ici aussi, Delvaux illustre son propos à partir de quelques films et télé-séries (*House of Cards*, *Scandal*, *White House Down*, *Air Force One*, *The American President*) pour démontrer cette culture du boys club en politique où la place des femmes demeure toujours précaire. Se référant à la télé-série *Jessica Jones* où la superhéroïne fait face à un antihéros, l'autrice écrit : « la télé-série fait le lien entre la violence à caractère sexuel, l'intimidation, la masculinité hégémonique, la misogynie et [...] la gouvernementalité profondément masculine » (p. 127).



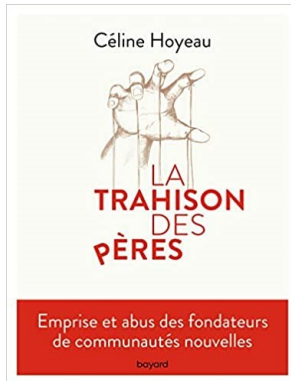
Elle décrit aussi les « monsieur Tout-le-monde » à partir du film *The accused*. Film de femmes, mais qui s'adresse aux hommes ; elle cite Jane Campion dans *Top of the Lake* et *China Girl* où on décrit des violeurs d'enfants, des jeunes hommes ordinaires, friands de jeux vidéo et de réseaux sociaux qui rivalisent de misogynie et de vulgarité, « le boys club d'un monsieur Tout-le-Monde coupable de banalité » (p.137). Au chapitre 19, elle reprend les mêmes caractéristiques en parlant des « chasseurs » à partir de plusieurs autres films : *The General's Daughter*, *The Hunting Ground*, *The invisible Man* et *The Riot Club* « condensés du boys club et de son impact sur la société » (p. 150). L'humour noir, le sarcasme, la moquerie à l'égard des femmes y règnent.

Ces représentations du boys club laissent leurs traces quasi indélébiles dans l'imaginaire collectif par les arts, le théâtre, la télévision, les téléseries, etc. Delvaux raconte la Schtroumpfette blanche circulant dans un monde d'hommes et décrite par un discours misogyne. Elle doit être vue et changera son apparence pour devenir plus sexy « le rôle de cette femme est celui de bouc émissaire », mais elle quittera le groupe pour les laisser faire circuler le pouvoir entre eux (voir p. 173). On trouve peu de films réalisés par des femmes : 57 % d'entre eux comprenaient une protagoniste contre 29 % des films réalisés par des hommes. Bref, le sexisme y est maître et les actrices tiennent rarement un rôle de pouvoir. Le principe de la Schtroumpfette y est respecté. « Les personnages féminins n'existent jamais en tant que sujets, mais en tant que faire-valoir du boys club » (p.176).

Même si le sexisme y règne en maître, doit-on continuer à visionner ces films et ces téléseries ? Oui, selon la chercheuse, parce que, comme femmes, on a « de nombreuses raisons de s'indigner ». Elle invite à « être celle qui voit, qui sait parce qu'elle voit, et qui menace de s'opposer, de dénoncer » (p. 177). Dans le dernier chapitre, *L'effet papillon*, Delvaux affirme : « J'ai commencé cet essai en décrivant le boys club comme un dispositif. Je propose maintenant que ce dispositif, il faut le profaner [...] lui enlever ce qui lui reste de sacré [...] la profanation est nécessaire en tant que geste de citoyenneté » (p. 179). Elle renchérit : « Profaner, ici, c'est faire l'effort de penser la structure du boys club, le système [...]. Profaner c'est se tourner, chercher, imaginer, encourager, entretenir des contre ou des anti-boys clubs » (p. 179). Ces invitations à la dénonciation, à la profanation, doivent circuler si on désire abolir, ou du moins renverser, cet état de domination des hommes autant dans les représentations filmographiques que dans la réalité.

## L'abus sexuel s'enracine dans l'abus spirituel

Marie Bouclin, *Bonne Nouv'ailes*



Lorsque j'ai vu que Jean Vanier figurait dans ce livre<sup>1</sup>, j'ai pensé à deux amies qui avaient déjà travaillé au sein des communautés de l'Arche. L'une y a quitté son poste d'infirmière au bout de deux ans, citant des problèmes de gouvernance trop autoritariste. Elle était aussi troublée par l'adulation dont on entourait Jean Vanier. La seconde travailleuse a quitté l'Arche pendant un certain temps pour revenir comme bénévole à titre de conseillère spirituelle auprès des « associé·e·s », éprise par le côté mystique de son fondateur. La première voyait beaucoup d'ombre au tableau, la seconde n'y voit que lumière. Céline Hoyeau, chef adjointe du service Religion de *La*

*Croix*, explore le côté sombre des communautés nouvelles comme l'Arche dont les fondateurs ont été reconnus coupables d'abus sexuels. Elle a mené une recherche approfondie auprès des personnes anciennes membres et professionnelles pour se plonger dans les racines historiques, psychologiques, ecclésiales et spirituelles de plusieurs nouvelles fondations afin de comprendre comment certains leaders religieux ont pu abuser des membres de leurs communautés en toute impunité. « Tous [écrit-elle] ont abusé de leur pouvoir spirituel, de la confiance qui leur était accordée, de la conscience de ceux qu'ils accompagnaient » (p. 12).

L'autrice commence par souligner l'ampleur du problème. Elle nomme certaines « étoiles » du monde religieux de la France dont les méfaits sont maintenant dévoilés grâce surtout aux médias. On y retrouve, parmi d'autres : Marie-Dominique Philippe de la communauté Saint-Jean, son frère Thomas Philippe et son fils spirituel Jean Vanier, fondateurs de l'Arche, Olivier Fenoy de l'Office culturel de Cluny, André-Marie van der Borght, fondateur du Foyer de Charité de Tressaint, Ephraïm, le « berger » de la communauté des Béatitudes, Thierry de Roucy, fondateur de Points-Cœur. Elle inclut des femmes parmi ces leaders, entre autres, Louise Hubac (sœur Marthe), fondatrice des Sœurs de Maria Stella Matutina, Tünde Szentes (mère Miriam), fondatrice des Petites Sœurs de la Compassion, et les « pseudo-mystiques » Marthe Robin et Clémence Ledoux. Tous et toutes ont les qualités requises pour s'attirer des disciples. « La plupart sont très intelligents, dotés d'une grande culture et d'un talent pour la prédication » (p. 62). « Ils [sic] se présentent à la fois humbles, simples, et en même temps avec une forte assurance de détenir la vérité. Ils [sic] parlent avec autorité, comme les interprètes de Dieu » (p. 63), ajoute l'autrice.

Elle décrit ensuite l'atmosphère ecclésiale qui a suivi le Concile Vatican II. Si ces fondateurs et ces fondatrices de nouvelles communautés se réclament des grands courants du Concile, ils et

<sup>1</sup> *Trahison des pères : Emprise et abus des fondateurs de nouvelles communautés*, Céline HOYEAU, Novalis, 2021, 348 pages.

elles n'entrevoient pas son « *aggiornamento* » du même œil que le pape Jean XXIII qui appelait de ses vœux une « nouvelle Pentecôte » pour l'Église, une participation plus active des baptisé·e·s aux célébrations liturgiques et à une évangélisation fondée sur le dialogue avec le monde. En fait, les fondateurs et les fondatrices de nouvelles communautés se voient comme venant sauver une Église devenue relativiste, ayant perdu son sens du « sacré », de la discipline et de la vraie doctrine. Tout en exigeant une obéissance aveugle et infantilissante, ils et elles « [...] vont incarner non seulement une autorité spirituelle rassurante, mais aussi une nouvelle manière de croire, qui fait place à l'émotion, à l'affectivité, à la tendresse, au corps à l'accueil de sa vulnérabilité » (p. 87).

Lorsque cette autorité spirituelle devient une relation d'emprise, d'où le sous-titre du livre, elle ouvre facilement à l'abus parce qu'elle établit un lien étroit de dépendance qui peut « [...] conduire à des maladies physiques et mentales graves, et même à des suicides » (p. 121). L'abus sexuel s'enracine dans l'abus spirituel, comme l'explique l'autrice, parce que l'individu prédateur use « de son autorité spirituelle pour amener sa victime à consentir à ce qu'elle n'aurait jamais voulu vivre sans cette emprise » (p. 126). Il s'agit donc d'un abus d'autorité et de conscience. Céline Hoyau est claire et concise : « Le "père" spirituel prend la place de Dieu dans l'âme », alors comment remettre en question son autorité, son pouvoir ? Et l'emprise fait qu'on n'appelle pas les disciples à évoluer, à grandir, à atteindre la maturité humaine et spirituelle.

Comment expliquer que les autorités ecclésiastiques n'aient pas réglé le problème ? En somme, les personnes victimes n'ont pas été écoutées ou crues, leurs plaintes ont été niées ou minimisées. Les enquêtes ont été la plupart du temps faites à l'interne, les rapports d'enquête sont restés secrets. Comme le souligne l'autrice, seuls les responsables de communautés ont été informé·e·s des sanctions et des rapports d'enquête de l'Église, et ces responsables « étaient eux-mêmes souvent complices du fondateur ou dans un déni complet ». Pour tout dire : « Ils étaient reçus à Rome » (p. 250). Comment ne pas évoquer l'amitié entre Jean-Paul II et Marcial Maciel, fondateur des Légionnaires du Christ ? (p. 260)

Le chapitre intitulé « L'arbre et les fruits » pose la question à savoir si les dérives des fondateurs et des fondatrices exigent que leurs communautés soient reformées, refondées ou simplement dissoutes quand on considère, par exemple, que les maisons de l'Arche font un travail impressionnant auprès des adultes ayant des handicaps mentaux. Effectivement, une réforme à fond s'impose : « un travail de vérité sur soi et sur le groupe » (p. 274) qui comprend un examen détaillé de l'enseignement des fondateurs et des fondatrices pour y déceler les déviations théologiques qui ont ouvert la voie à des abus spirituels, psychologiques et sexuels. Le lien entre la mystique et la théologie est aussi à examiner de près. Un travail critique « qu'il faudrait purifier de tout cléricisme » (p. 276) s'avère nécessaire. Car les dérives des fondateurs et des fondatrices, et leurs effets délétères ont tendance à se reproduire chez les disciples.

C'est peut-être ce qui a amené l'autrice à retracer la généalogie du discours théologique et spirituel dévoyé du père Thomas Philippe, sa manipulation « de l'autorité de l'Écriture et des

composantes de la tradition mystique pour renforcer sa propre autorité sur ses victimes » (p. 282). Elle s'attarde sur le système spirituel dysfonctionnel érigé par le Dominicain Marie-Dominique Philippe et la communauté Saint-Jean. Son frère Thomas Philippe en est parti prenand, ainsi que son fils spirituel Jean Vanier. Lorsque l'autrice passe ce dernier en interview, elle est mal à l'aise avec ses réponses évasives ; il semble vouloir disculper le père Thomas Philippe. Après avoir lu ce chapitre, j'ai reVISIONNÉ le documentaire de Marie-Pierre Raimbaut (*L'autre scandale dans l'Église*), diffusé en 2019, parce que Céline Hoyeau fait allusion aux plaintes portées par des religieuses à l'encontre des pères Marie-Dominique et Thomas Philippe. Dans une conversation privée, Marie-Pierre Raimbaut m'a confié que Jean Vanier était présent lorsqu'on a demandé pardon aux victimes, mais ne voulait pas être filmé. Que savait-il ? Que cherchait-il à cacher ? Quoiqu'il en soit, l'influence des pères Philippe s'étend sur un vaste réseau de nouvelles communautés. Leur spiritualité, pour le moins ésotérique, se fonde sur une fausse mystique et une théologie malsaine de la sexualité. La porte qui donne accès à toutes sortes d'abus, c'est la direction spirituelle, surtout si la distinction du for interne et du for externe n'est pas appliquée. L'autrice explique comment les pères Philippe, justement dans le cadre de la direction spirituelle, ont transmis une doctrine cachée qui encourage progressivement les tentations et les désordres affectifs qui vont éventuellement légitimer des abus. Une de ces doctrines cachées est l'amour d'amitié, réservée à certaines âmes privilégiées, « qui va plus loin dans "l'union des cœurs" que l'amour conjugal ». En lisant la description qu'en fait l'autrice (p. 289), on reconnaît facilement le processus de « dressage » dont se servent de nombreux prédateurs sexuels pour gagner la confiance de leurs victimes.

L'emprise des fondateurs et des fondatrices de nouvelles communautés ne se limite pas à celle de la France. D'ailleurs plusieurs des communautés dont il est question ont essaimé un peu partout dans le monde. C'est le problème universel de l'abus du pouvoir religieux où des êtres humains se prennent pour Dieu. Je conseille fortement ce livre aux personnes qui souffrent toujours des séquelles d'un abus spirituel qui s'est soldé en une perte de confiance en l'Église et en ses représentants, surtout celles qui ont vécu l'abus sexuel aux mains d'un prêtre ou d'un·e conseiller·ère spirituel·le, avec le poids d'une culpabilité qui ne leur appartient pas. Je le recommande aussi aux personnes qui les accompagnent comme à celles qui ont été déçues parce que le scandale entourant Jean Vanier a terni l'œuvre de l'Arche.

Le rapport de la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE) rendu public le 5 octobre 2020 fait état de milliers d'enfants abusés, ce qui pousse Anne Soupa à demander avec raison, « Comment est-il possible que l'Église du Christ porte une œuvre de mort ? Comment aider les victimes à se reconstruire ? » En publiant *La trahison des pères*, Céline Hoyeau analyse l'autre œuvre de mort spirituelle dans l'Église, l'abus de jeunes religieuses dans les nouvelles communautés. La question qui hante toujours – au-delà de ce que vont faire les « pères » de l'Église pour aider les victimes à guérir – quand vont-ils mettre fin à ce fléau ?

## Vécus et analyses de femmes sur les abus sexuels dans l'Église

Pierrette Daviau, *Déborah*



Trois femmes prennent la parole pour exposer leurs points de vue au sujet de la crise des abus sexuels dans l'Église catholique : une théologienne, une psychothérapeute et une mère de famille ayant été victime d'abus sexuels de la part d'un prêtre. Préfacé par Jean-Guy Nadeau (oui un homme, mais un spécialiste de la question des abus dans l'Église), ce livre<sup>1</sup> présente les versions des autrices selon leur vécu respectif et leur profession. Leurs paroles affirment que seule « La vérité nous rendra libres ».

Le chapitre de Véronique Garnier, « Abus sexuels au sein de l'Église : s'en relever et en être relevé », raconte son pénible parcours depuis son adolescence jusqu'à aujourd'hui où elle a été abusée par un prêtre, ami de la famille. Cette dernière avait l'image du « saint prêtre » et ne l'a ni crue ni protégée. Longtemps enfermée dans son secret, elle décrit ses souffrances, ses nombreux questionnements face à l'église (qu'elle refuse d'écrire avec une majuscule) et à Dieu. Ce dernier aurait-il voulu ces scandales ? « Mais où était Dieu quand j'étais abusée ? Pourquoi Dieu le Père qui est si bon et qui nous aime tant ne m'a-t-il pas protégée ? Pourquoi n'est-il pas venu à mon secours ? » (p. 44). Elle met fortement en doute le pouvoir sacré attribué au clergé par l'ordination, les notions de chasteté et de sainteté, de même que celles du pardon. Pourquoi ce sont les victimes qui doivent pardonner à leurs agresseurs et non les agresseurs qui doivent demander pardon, se demande-t-elle ? Comparant l'église à une grande famille, elle y retrouve les mêmes comportements : cette dernière « a agi comme toute famille incestueuse » pour éviter le scandale à tout prix.

Après avoir exposé les déviances de sa famille et de l'Église, cette femme est en processus d'intégrer son douloureux passé et de trouver un chemin de résilience, « un nouveau chemin de vie » (p. 51). Elle souhaite ardemment que l'église fasse aussi ce chemin pour consentir à reconnaître les abus dans son histoire et « s'engager à tout faire pour réparer et surtout pour ne pas recommencer » (p. 52). Elle s'est aventurée dans ce long processus du deuil des images

<sup>1</sup> *La vérité nous rendra libres. Paroles de femmes dans la crise des abus*, Karlijn DEMASURE, Anne DESCOUR et Véronique GARNIER, Médiaspaul, 2022, 175 pages.

de Dieu, des croyances transmises, de l'église qu'elle croyait sainte. Elle recommande de dire NON d'une façon catégorique à toute forme de cléricisme, d'aider les familles à prendre soin d'elles-mêmes. C'est d'ailleurs son travail comme coresponsable du service de protection des mineurs dans son diocèse d'Orléans en France. Pour elle, l'Église « doit changer radicalement de culture, pour passer d'une culture des abus et du pouvoir à une culture de protection des plus fragiles et des plus petits » (p. 65).

Anne Descour, religieuse de l'Assomption et psychothérapeute, propose une réflexion croyante de ses rencontres avec les personnes blessées et accompagnées « chemin faisant » (p. 69 à 125). Des femmes d'âge mûr lui ont confié leurs souffrances faites de « [...] débris de vies dévastées, de détestation de soi, de culpabilité dévorante, d'estime de soi défaillante, d'agressivité, de peurs, de maladies physiques ou psychiques développées » (p. 72). Comme psychothérapeute, son « expérience d'une écoute bienveillante [lui] a permis de reconnaître le mal subi [...] travail de vérité difficile et douloureux » (p. 74). Pour elle, l'accompagnement est essentiel pour guérir des dénis de la famille, de l'Église, du clergé, des parents. Elle réproouve ce « réflexe de cacher ce qui pourrait salir l'institution, de mentir, de ne pas vouloir voir... » (p. 83). Plusieurs témoignages de victimes l'ont amenée à se positionner dans une relecture des évangiles, à réévaluer son système de valeurs, à accueillir le fait d'être profondément blessée et affectée par ces abus du clergé.

Ses questions sur la supériorité donnée à l'institution, sur la mise à part du prêtre enseignée dans les séminaires, comme un *alter Christus*, lui font déplorer que l'Église soit davantage « hiérarchie que communion, qu'elle favorise les abus de pouvoir et de domination, au lieu d'être un lieu sûr pour les enfants et les personnes fragiles et vulnérables » (p. 90).

Les témoignages reçus soulignent comment l'Eucharistie peut être le lieu de tous les dangers ; cela l'amène à ne plus croire à l'automatisation des sacrements de l'ordre et de l'eucharistie : « il est évident que le prêtre qui, en l'occurrence, est aussi l'agresseur est l'homme de l'Eucharistie » (p. 91). L'image du pasteur reprise par les prêtres et les évêques lui semble non conforme à Jésus, le bon pasteur miséricordieux, qui prend soin de ses brebis, les protège, les rassemble. Elle nous confie une question qu'elle dit porter au fond d'elle-même : « Devant l'échec humain, la perversion de ce qui a vocation d'être plus pleinement accompli, comment avancer, comment croire encore ? Comment résister à la fuite le cœur plein d'amertume ? » (p. 125). Malgré certains moments de désespérance, sa réponse est de prendre véritablement position pour les souffrants et de revenir à l'essentiel de l'Évangile.

Le dernier chapitre de la théologienne Karlijn Demasure, directrice du Centre de protection des mineurs et des personnes vulnérables à l'Université à Saint-Paul d'Ottawa, se penche sur « La culture du cléricisme et ses conséquences sur le traitement des abus ». Le pape François parle « d'une culture d'abus comme une culture de mort » en dénonçant le cléricisme qui donne une position de supériorité au clergé et les amène à vivre dans un monde hermétique. Alors que certains membres du clergé restent attachés à cette culture, d'autres tentent de s'en débarrasser. L'auteur nous propose un certain historique des principaux actes d'abus dans



l'Église ainsi que des diverses procédures qui les ont camouflés : « Les dirigeants de l'Église ne sont intervenus de manière décisive ni envers les victimes ni envers les offenseurs, et, par conséquent, les abus ont continué » (p. 136-137). Elle revient sur l'instruction romaine de 1922, *Crimen sollicitationi*, revu en 1962 et qualifiant les abus de « pires crimes », qui n'aurait jamais été publiée et serait demeurée secrète (p. 169). Les normes à suivre n'auraient jamais été connues des évêques qui donnaient priorité à des conversations pastorales en changeant les abuseurs de lieux ministériels, sans mener de procès canoniques !

C'est ainsi que le secret est devenu un pilier honteux du cléricalisme et a provoqué un scandale encore plus grand lorsqu'on a commencé à le dévoiler. Selon la commission royale d'Australie, « le cléricalisme est l'idéalisation du sacerdoce et, par conséquent, l'idéalisation de l'Église catholique [...] liée à un sentiment de privilège, de supériorité, d'exclusion et d'abus de pouvoir » (p. 145). Le secret favorise l'abuseur et la dissimulation des actes, il provoque le déni ; il rend très difficile pour les victimes de dénoncer, car elles se croient seules à avoir subi ces gestes de violence. Le secret crée un lien entre les gens qui savent et ceux qui ne savent pas et favorise la continuation des gestes offensants. C'est évident que la divulgation, à grande échelle, des abus du clergé a provoqué un très grand choc et un immense scandale, en particulier à la suite de la publication de la Commission indépendante sur les abus dans l'Église (CIASE)<sup>2</sup> en 2022. Cette commission, après la *Lettre au peuple de Dieu* du pape François, en 2018, a favorisé les dénonciations par d'autres victimes : cela a provoqué une certaine prise de responsabilité par la hiérarchie de l'Église. Ce n'est qu'en 2019 que le secret pontifical entourant les abus des mineurs a été levé par le pape François, même si les informations doivent garantir la confidentialité.

Le pape François veut que la culture du cléricalisme change, mais ses éléments sont encore bien intériorisés, non seulement par le clergé, mais aussi par plusieurs laïques. Il en résulte qu'il est difficile de remplacer une culture qui a donné lieu à des sous-cultures, en particulier dans la religion catholique, toujours considérée comme puissance dominatrice. L'autrice démontre également comment la formation des futurs prêtres magnifiant leur identité comme « bergers » du peuple de Dieu et ce dernier comme « mouton docile » les place dans une position de domination, voire d'omnipotence ! Il devient difficile pour les laïques de s'opposer à eux, pour les abusés de dire NON et parfois impossible de porter des accusations. « La totalité des prêtres qui ont commis des abus [...] ont été formés selon un modèle sacerdotal [...], où les notions d'*alter Christi* et de *in persona Christi* » a grandement favorisé le cléricalisme. La question demeure toujours aujourd'hui : « est-ce que la théologie de Vatican II est enseignée dans les séminaires et [...] est-ce assez pour éradiquer la culture du cléricalisme ? » (p. 174).

---

<sup>2</sup> La CIASE a recensé plus de 330 000 victimes d'abus en France perpétrés par des membres du clergé et des laïques travaillant en Église.

## Reconstruire des relations d'égalité femme-homme

Nathalie Tremblay, *Phoebé*



À partir des années 1990, les courants de pensée féministes ont intégré et proposé des analyses à partir de la notion du genre. Denise Couture, Anne Létourneau et Étienne Pouliot ont uni leurs efforts pour produire un ouvrage collectif publié en 2020 sous le titre « Égalité femme-homme et genre. Approches théologiques et bibliques »<sup>1</sup>. Au fil des pages et des contributions, l'ouvrage explore l'intersectionnalité à partir de deux thèmes principaux : l'égalité femme-homme et le genre. La publication de l'ouvrage fait suite au colloque du même nom, organisé conjointement par l'Association catholique des études bibliques au Canada et la Société canadienne de théologie qui s'est tenu en 2017 à l'Université Laval. L'espace qui m'est assigné pour cet article ne me permet pas de faire une analyse approfondie de chacune des contributions. Après un bref survol des thèmes abordés, je me concentrerai sur les contributions de Martin Bellerose et de Pierrette Daviau.

Cet ouvrage, qui ne compte pas moins de seize textes, cherche d'abord à cerner comment les textes bibliques peuvent souligner et aider à comprendre la façon dont le genre peut s'avérer utile pour reconstruire les relations d'égalité femme-homme. Les questionnements soulevés sont nombreux, à titre d'exemples :

Comment construire en toute solidarité, un sens partageable des rapports entre les femmes et les hommes et donc de la justice ? Sur le plan théologique, de quelle égalité parle-t-on dans les églises et les communautés chrétiennes ? [...] Comment décrire ce qui persiste et ce qui se transforme quant aux représentations du genre et de la sexualité et ce, jusque dans les écrits du Saint-Siège ? Comment ces représentations affectent-elles la position des femmes dans la famille, dans l'Église et dans la société ? Certains textes bibliques favorisent-ils l'accueil à la différence, le dialogue avec l'autre et pour l'autre, sans oublier l'ouverture à l'autre ? (p. viii-ix)

Les textes sont regroupés autour de quatre sujets : 1) explorations exégétiques, relectures bibliques, 2) fondements autres, qui changent la donne, 3) appels aux Églises, 4) chantiers encore jeunes. À travers cet ouvrage, nous lisons des autrices et des auteurs dans les domaines

<sup>1</sup> *Égalité femme-homme et genre. Approches théologiques et bibliques*. Denise Couture, Anne Létourneau, Étienne Pouliot, (dir.), Peeters, 2020, 380 pages.



de la théologie, sciences des religions et études bibliques, poser un regard féministe sur l'interrelation existant entre de multiples facteurs d'oppression.

Martin Bellerose aborde la question de l'accueil des immigrant·e·s, à partir du récit biblique de Rahab (qu'on retrouve dans le deuxième chapitre du livre de Josué). Il propose des pistes pour une pratique de l'accueil des immigrant·e·s, dans un contexte néotestamentaire. Dans la foi chrétienne, Rahab est associée à l'accueil.

Dans la première lettre de Pierre, ce dernier décrit l'hospitalité comme un don :

« Ayez avant tout un amour constant les uns pour les autres, car l'amour couvre une multitude de péchés. Pratiquez l'hospitalité les uns envers les autres, sans murmurer. Mettez-vous, chacun selon le don qu'il a reçu, au service les uns des autres, comme de bons administrateurs de la grâce de Dieu, variée en ses effets » (1P 4 : 8-10).

À partir du moment où Rahab a reconnu les soldats comme envoyés de Dieu, elle avait reçu le don de l'Esprit, qui s'est manifesté dans un geste pour protéger les espions. Pour la remercier de son hospitalité, les deux hommes lui promettent la sauvegarde de sa vie et de celles des membres de sa famille lorsque la destruction de Jéricho sera entamée. En d'autres termes, l'accueil prend racine dans une promesse : Rahab protège les espions qui, par la suite, la protégeront de la destruction de Jéricho en l'accueillant comme immigrante parmi le peuple d'Israël. L'hospitalité envers Rahab devient promesse d'une vie nouvelle, la libérant de son passé de personne marginalisée. Comme l'explique Martin Bellerose, cette représentation souligne les enjeux de l'immigration, mais également, les devoirs de l'accueil et les devoirs que l'immigrant·e a envers la société qui lui ouvre les bras (ou ses frontières). Le récit de Rahab réitère que la foi doit s'incarner dans l'action pour qu'on puisse réellement parler de foi.

La deuxième contribution qui a retenu mon attention est celle de Pierrette Daviau qui explore dans un chapitre du même titre la question du « genre et l'écospiritualité : quelques enjeux théologiques » associés. La thèse développée par Pierrette Daviau dans ce chapitre propose un éclairage sur l'urgence de repenser la théologie. Le christianisme a parfois servi de discours justifiant la domination de certains groupes sur d'autres. Il y a un lien de causalité entre la domination des femmes et l'exploitation des ressources naturelles par le système capitaliste, dirigé par les hommes. Comme les femmes sont les premières victimes des changements écologiques, elles sont plus portées à s'impliquer dans les actions de solidarité de lutte pour une justice environnementale et à dénoncer les valeurs du groupe des dominants.

« L'écospiritualité appelle à un changement de paradigme. Ce changement suppose un travail d'unification intérieure, l'adoption de valeurs comme le respect, la douceur, l'humilité, la gratitude, la sobriété, la justice, le dialogue, la compassion. Il faut retrouver de toute urgence ces qualités en chacun de nous, hommes et femmes ; elles constituent autant d'antidotes aux valeurs promues par le paradigme anti-écologique et patriarcal de la modernité occidentale » (p. 317).

Pierrette Daviau, tout en synthétisant les apports de théologiennes sensibles à l'écoféminisme et à l'écospiritualité (Rosemary Radford Ruether, Elizabeth T. Johnson, Ivone Gebara, Heather Eaton) invite à repenser l'ensemble de nos relations. Certes, si plusieurs actions sont possibles, les théologiennes portées par l'écoféminisme/l'écospiritualité privilégient la redécouverte de l'écospiritualité, mais aussi la collaboration avec les traditions spirituelles qui ont toujours fait une grande place au pouvoir des femmes, à entrer en dialogue avec l'univers qui nous entoure, à reconnaître l'omniprésence du divin, à faire preuve d'ouverture envers la sagesse. Le défi ? Mettre la main à la pâte pour reconstruire un monde meilleur ensemble au nom de la justice, afin de réduire les inégalités basées sur le genre, la race, la culture, mais peut-être aussi, de faire place à une théologie de la création renouvelée. Si nous sommes toutes et tous égaux·ales devant Dieu, à l'ère où se fait sentir l'impact des migrations massives, de la surconsommation, des changements environnementaux, le message biblique mérite d'être relu, réinterprété, réécrit, pour devenir agent de changement, tout comme le font les membres de la collective L'autre Parole depuis plus de 45 ans !

À mes yeux, le livre collectif « *Égalité femme-homme et genre. Approches théologiques et bibliques* » a le mérite de mettre en lumière les contributions de plus en plus nombreuses d'auteur·rice·s du Québec en théologie, sciences des religions et études bibliques. C'est une lecture qui permettra à chaque lectrice d'y trouver son compte. Si certains textes demandent des connaissances plus approfondies en théologie, il demeure que la plupart des textes sont d'une grande richesse et permettent une lecture contemporaine des textes bibliques tout en soulignant les apports du genre et du féminisme à une relecture de la Bible. Bonne lecture !

## Un parcours initiatique

Louise Garnier, *Phoebé*



Muriel Barbery est l'auteurice d'un roman à succès, *L'élégance du hérisson*, paru en 2006, qui a obtenu de nombreux prix (dont le Prix des libraires 2007)<sup>1</sup>.

Madame Barbery quitte son poste de professeur de philosophie et vient vivre durant une année, à Kyoto, avec son mari Stéphane Barbery. L'inspiration du roman *Une rose seule* lui vient de cette expérience en sol japonais. Elle influence grandement la couleur et le rythme de l'écriture. La grâce associée au Japon, on la retrouve tout au long du roman. C'est, à travers les légendes traditionnelles japonaises évoquées et à l'aide d'un style emprunté aux *haïkus*, que l'auteurice nous offre ce roman dont le récit se déroule à Kyoto.

L'héroïne, Rose, est une botaniste, dans la quarantaine qui a grandi en France auprès de sa mère dépressive, Maud, qui a de toute évidence fermé les portes du passé, elle se suicidera d'ailleurs. Sa grand-mère, Paule, partage aussi leur quotidien et fait de son mieux pour apporter un peu de gaieté à sa petite-fille. Pourtant Rose est devenue une femme désabusée, en colère, sans appétit apparent de vivre.

Dans les premières pages du livre, nous apprenons en même temps l'existence d'un père japonais, marchand d'art contemporain. Ce père inconnu est décédé et a laissé une lettre pour sa fille chez un notaire à Kyoto.

Accueillie à Kyoto dans la demeure de son père, Rose est déstabilisée et appréhende de découvrir soudainement une enfance et un passé qui lui ont été volés. Dans un premier temps, Rose n'est que colère et amertume, frustrée d'être contrainte aux volontés d'un père défunt.

Mais Kyoto l'apprivoise et, chaque jour, guidée par Paul, l'assistant de son père d'origine belge, elle vit au rythme japonais. Avant de découvrir son testament ainsi que la lettre posthume qu'il lui a laissée, elle doit se rendre dans des lieux choisis par lui.

Le parcours initiatique suggéré est jalonné de temples, de jardins et de nombreux lieux envoûtants dont la beauté nous est décrite avec ferveur. Ce chemin, vers un mieux-être, permet de libérer toute la colère qui est en elle, sa dureté, son chagrin et sa rancœur. Chemin faisant, elle est révélée à elle-même, s'épanouit à travers des émotions et des sensations nouvelles.

---

<sup>1</sup> *Une rose seule*, Muriel BARBERY, Actes Sud, 2020, 157 pages.

« C'est ton âme japonaise qui possède le pouvoir de transformer le désenchantement et l'enfer en champ de fleurs », lui a prédit son père. Sa carapace se fissure et bientôt, on sent poindre sa fragilité. Guidée par l'assistant de son père, Paul, expatrié belge au cœur meurtri, elle entre doucement en connivence avec son être profond. Paul sera aussi un guide sur le chemin du pardon et de la guérison.

Dans une prose truffée de références au paysage, au quotidien et à la spiritualité japonaise, ce joli roman n'a pas su nous atteindre de façon exceptionnelle. En fin de compte, cette histoire de quête d'identité, d'amour et de renaissance en sol nippon nous apparaît surtout comme un pèlerinage de la part de l'auteur.

En elle demeurent les effluves, les images, les expériences sensorielles perçues jadis à Kyoto et dont elle rêve sans doute encore. Ce roman est donc à notre avis, un prétexte pour revisiter ce temps de sa vie et nous le partager.

## Dialogue entre les mots et les images

Monique Hamelin, *Vastbi*



Rita Mestokosho est poète et Patricia Lefebvre, photographe. Elles unissent les mots et les images au savoir-faire des Éditions Bruno Doucey pour nous présenter un livre beau dans sa facture et dans le soin apporté à la publication des photographies<sup>1</sup>. La collection « Passage des arts » permet un dialogue entre les arts. Nous y prenons plaisir.

Même si le recueil de poésie accompagné de photos a été publié en 2014, c'est une découverte pour moi que j'ai voulu partager, car la langue y est belle et les photos en noir et blanc sont captivantes, car elles ne sont pas un moment volé aux Innus, mais un moment d'échange entre l'artiste-photographe et les gens avec qui elle vit plusieurs mois pour y exercer son art. Patricia Lefebvre s'arrête, regarde, échange et partage cet échange avec nous.

Mestokosho, quant à elle, raconte que si « [l]a langue française n'est pas celle de ma mère [...], le destin l'a mise sur ma route, et nous nous sommes apprivoisées [...] j'ai choisi de l'adopter » (p. 104). Cette autrice est Innue, ce qui veut dire : être humain. « Nous vivons entre deux mondes, le moderne et le traditionnel. L'équilibre entre les deux n'est pas facile, car notre terre traditionnelle est toujours menacée par la destruction [...] » (p. 104).

Le français n'est pas la langue de sa mère nous dit-elle, mais cette langue, apprivoisée et adoptée, lui permet de partager avec un plus vaste auditoire les préoccupations de son peuple. Elle reste en cohésion avec la nature, elle reconnaît et loue ses ancêtres et nous donne accès à sa spiritualité.

*Femme du matin rouge*

[...]

Je prendrai la mer sur un bateau rempli de rêves colorés

Je nagerai dans la rivière rouge des ancêtres

Je suis née femme d'un père chasseur

Et d'une mère qui souffle sur les nuages. (p. 12)

[...]

L'hiver est un moment de réflexion

Où notre corps habite nos pensées.

Moi je garde le silence pour mieux entendre la vie. (p. 13)

<sup>1</sup> *Née de la pluie et de la terre*, Rita MESTOKOSHO. Photographies de Patricia LEFEBVRE. Éditions Bruno Doucey, 2019, 107 pages.

*Innu*

[...]

Ton message est celui de protéger la terre  
Je la protégerai aussi longtemps  
Que je vivrai avec elle  
Mais je n'oublierai pas d'apprendre  
Et de faire partager aux autres  
Ton message si divin... (p. 21)

À L'autre Parole, lors du colloque de 2003, chaque membre avait reçu un capteur de rêves. Je garde précieusement ce rappel d'une spiritualité qui n'était pas la mienne et qui m'ouvre des portes. Ce poème de Rita Mestokosho me rappelle un cercle de vie, ma vie de féministe chrétienne.

*Le capteur de rêves*

Autour du cercle de la vie  
Se tissent des milliers de rêves  
Avec la présence du Grand Esprit  
La main du respect se dresse  
Il y a de nous dans l'univers  
Il y a la pierre de la connaissance  
Il y a le poème de l'innocence  
Il y a notre mère la Terre  
Lorsque tu tisses avec amour  
Chacun de tes rêves  
C'est que tu croies en la vie  
Alors tu captes l'essentiel. (p. 98)

Accueillons les mots de Rita Mestokosho.

## HORS-SÉRIE

### Les confidences de Blanche de peur

Martine Lacroix, *Phoebé*

Vieillir Prison. Euh... Cela évoque souvent des murs. Des barreaux. Des menottes. Des fouilles à nu. Alcatraz. Papillon. Les Frères Dalton. Des pyjamas à zébrures et tutti quanti.

Il y a aussi ces autres prisons, ces geôles dans lesquelles il est impossible de cracher son désespoir sur les murs, où on ne peut abattre les barreaux avec une scie, où les menottes ne se déverrouillent pas avec une clef patentée. Vous en connaissez certainement, vous aussi, des prisons invisibles. Prenez la peur, celle qui rôde aussi sournoise qu'un serpent, qui nous enserre, qui nous viole, qui nous tue même, cette peur-là ne devient-elle point notre prison ? Voire même notre enfer ? Écoutons Blanche de peur.

\*\*\*

Ouille ! Il parle pas mal fort mon nouveau chum. Ma voisine d'en haut m'a mise en garde contre lui. Mais je pense qu'elle est jalouse de moi. Je suis en couple tandis qu'elle est toute seule comme une belle dinde. Elle pogne pas pantoute ! Moi, je le sais qu'il est pas dangereux Gilbert. Mais je l'avoue, il me fait un peu peur lorsqu'il pogne les nerfs. Par chance, on habite pas ensemble. Aujourd'hui, je n'avais pas envie qu'il vienne veiller chez moi. Je lui ai demandé de demeurer dans son logis à jaser avec Henry VIII... son hamster ! Il était pas de bonne humeur le monsieur !

Voyons donc, est-ce mon imagination qui me joue des tours ? Il y a un gars qui me suit. Bon, je prendrai pas de chance, je vais changer de trottoir. Pis je vais marcher plus vite pour atteindre mon domicile. Qu'est-ce qui m'a pris aussi de mettre des talons hauts ce soir. On dirait qu'il vient d'accélérer la cadence. Je commence à avoir pas mal peur. Enfin ! Je suis arrivée chez moi. Toute d'un morceau ! Ouf ! Ouais, la prochaine fois, je vais aller au cinéma dans l'après-midi. Quand il fait noir, c'est trop risqué de se promener seule sur la rue, surtout à Montréal. Il y a de plus en plus de fusillades ! On se croirait aux États-Unis.

Peut-être que j'étais habillée trop sexy ? C'est probablement pour ça qu'il me collait au cul ce maniaque-là. J'aurais donc pas dû porter un chandail aussi décolleté. Tiens, ça me fait songer à ma sœur. Elle vient de se payer une de ces paires de nichons en silicone, aussi gigantesques



que ceux de Pamela Anderson ! Comme on le disait dans le temps, elle a de l'avenir devant elle ! Tout le monde la regarde. Mais ma frangine, elle s'en câlisse des autres. « C'est mon corps pis je fais ce que je veux avec ! », voilà ce qu'elle répète.

Contrairement à elle, moi j'ai peur de tout. Je me souviens quand je suis tombée enceinte. Je paniquais. Une vraie folle ! Peur de vomir en public ! Peur de chier sur la table en poussant pour faire sortir le bébé. Peur de souffrir le martyr pendant l'accouchement. Peur de ne pas être capable de m'occuper de mon petit comme il faut. J'ai eu si peur que j'ai décidé de ne plus jamais avoir d'autre enfant. Mais je le regrette. J'aurais tellement aimé ça avoir deux mioches. Peut-être trois ! Ah oui, j'oubliais, j'avais aussi peur que mon mari me fasse plus jamais l'amour si j'étais pas capable de perdre toute ma bedaine après ma grossesse. J'étais inquiète pour rien. Je suis redevenue aussi mince qu'avant. Mais lui il m'a quittée quand même ! Pis pour une toutoune en plus ! Comme le chante Lisa Leblanc dans Aujourd'hui, ma vie c'est d'la marde, « Ostie de gang de pas de classe ».

Je devrais t'y mettre fin à ma relation avec Gilbert ? Je prie souvent le Bon Dieu pour qu'Il m'aide à prendre la bonne décision. Mais si je romps avec lui, je vais me retrouver sur le carreau. Comme ma voisine d'en haut ! Les hommes de notre âge même avec de la brioche, plus capables de bander, pas un poil sur le coco, ils veulent tous coucher avec des p'tites poulettes. Une de mes amies s'est inscrite sur Tinder. Elle a pigé le bon numéro tout de suite. Ça fait déjà six ans qu'elle vit avec son Roméo. Un vrai gentleman ! Mais moi ça me fait peur ces affaires-là. Je le sais que je serai pas chanceuse comme elle. Je vais rencontrer seulement des « pas d'allure » ! Bof ! Après tout, Gilbert c'est mieux que rien.

Ça cogne ! C'est lui !!!! y était pas supposé venir me voir aujourd'hui. Il me semble pourtant que j'avais mis les points sur les i pis les barres sur les t. Il a l'air en maudit. On dirait qu'il va défoncer ma porte ! Pas question que je le laisse entrer enragé de même. Si Gilbert part pas dans une minute, je signale le 9-1-1 ! Advienne que pourra !

Tiens la peur, je te fais un doigt d'honneur !

À moi la liberté !



## Bibliographie sur Marie de Nazareth

Autrices<sup>1</sup> : des membres et des alliées de la collective L'autre Parole

*Nous avons publié dans le numéro 153 de la revue L'autre Parole une bibliographie de Marie Gratton sur Marie de Nazareth<sup>2</sup>.*

*Marie Gratton avait entre autres comme projet de redonner son humanité à Marie, fille de Anne, fiancée, puis conjointe de Joseph et finalement mère de Jésus. Nous devons à Marie Gratton une œuvre majeure de déconstruction des cinq dogmes entourant Marie, mère de Jésus.*

*Marie Gratton n'est cependant pas la seule autrice de la collective qui a réfléchi, pensé, repensé l'humanité de Marie de Nazareth. À L'autre Parole, les déconstructions et constructions féministes sont nombreuses. La dernière en lice, Denise Couture, qui au début de 2021 a publié Spiritualités féministes – Pour un temps de transformation des relations<sup>3</sup> (p. 120-129).*

*Nous avons également publié une courte bibliographie sur Marie dans le numéro 37 de notre revue, c'était en 1988 et le numéro s'intitulait : « Marie ».*

*Nous ajoutons aux bibliographies déjà parues, celle des autrices membres de la collective et de ses alliées.*

---

### REVUE OU DOSSIER CONSACRÉ À MARIE

L'AUTRE PAROLE. «Une autre Parole sur Marie», numéro 125, printemps 2010. Le numéro était consacré à ce personnage historico-biblique. Les autrices des articles apparaîtront selon l'ordre alphabétique.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf)

L'AUTRE PAROLE. « Marie », numéro 37, mars 1988. L'année mariale a permis de revisiter ce personnage historico-biblique en tentant de lui redonner de son humanité. Les autrices des articles apparaîtront selon l'ordre alphabétique.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

---

<sup>1</sup> Compilation de Marie-France Dozois, Phœbé, Monique Hamelin, Vasthi et Carmina Tremblay, *Bonne Nouv'ailes*

<sup>2</sup> *Bibliographie sur Marie de Nazareth* publiée dans le numéro 153, automne 2020, p.47-49.  
[www.lautreparole.org/bibliographie-sur-marie-de-nazareth/](http://www.lautreparole.org/bibliographie-sur-marie-de-nazareth/)

<sup>3</sup> Denise COUTURE. *Spiritualités féministe — Pour un temps de transformation des relations*, Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 247 p.

RELATIONS, « Dossier spécial sur Marie », octobre 1987, numéro 534.

### **BIBLIOGRAPHIE SUR MARIE**

« Bibliographie sur Marie de Nazareth — Écrits de Marie Gratton », *L'autre Parole*, numéro 153, automne 2020, p. 47-49. [Compilation : Marie-France DOZOIS, Monique HAMELIN et Carmina TREMBLAY].

« Bibliographie sur Marie », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 39. [Compilation : Anonyme].

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

### **AUTRICES — MEMBRES OU ALLIÉES DE L'AUTRE PAROLE**

BONNE NOUV'AILES. « Célébration de Noël — Réécriture-réinventant le mythe de la nuit de Noël », *L'autre Parole*, numéro 60, 1994, p. 31-38.

Anita CARON, Flore DUPRIEZ et Marie-Andrée ROY. « La Vierge-mère : modèle de la femme chrétienne », *Sciences religieuses (SR)*, 10/4, automne 1981, p. 399-419.

Denise COUTURE. « Marie », dans *Spiritualités féministes – Pour un temps de transformation des relations*. Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 247 pages, p. 120-129.

Denise COUTURE. Une dévotion féministe à Marie — Récit personnel », *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 40-44.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf)

Denise COUTURE. « Marie aujourd'hui », dans P. Daviau (dir.), *Parler de Marie : d'hier à aujourd'hui*, Ottawa, Novalis, 2004, p. 161-166.

Pierrette DAVIAU (dir.), *Parler de Marie : d'hier à aujourd'hui*, Ottawa, Novalis, 2004.

Monique DUMAIS. « Marie au quotidien », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 8-9, 12.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Flore DUPRIEZ. « Marie chez les Pères de l'Église », *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 4-5.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf)

Flore DUPRIEZ et Judith DUFOUR. « Action de grâces — Célébration », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 24-29.

DYONISIA ou Denyse JOUBERT-NANTEL selon les publications — voir Denyse JOUBERT-NANTEL.

Micheline GAGNON. «La virginité dans la Bible hébraïque et le judaïsme», *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 35-39.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf)

Béatrice GOTHSCHECK. «Caricature mariale», *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p.13-14, 29.

[www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](http://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Margot GRAVEL-PROVENCHER. «À l'école de Marie, la femme "eucharistique" ou la transformation du rôle de Marie chez le pape Jean-Paul II», *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 30-34.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Rita HAZEL. «Liminaire», *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 3.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Denyse JOUBERT-NANTEL ou DIONYSIA selon les publications. À son décès, *L'autre Parole* a publié un encart de ses poèmes dans «Les rapports mères-filles dans la militance», *L'autre Parole*, numéro 64, hiver 1995, p. 1-18.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1995n64.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1995n64.pdf)

Denyse JOUBERT-NANTEL ou DYONISIA. «Marie-Joie», *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p.23, repris dans le numéro 64.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Denyse JOUBERT-NANTEL ou DYONISIA. «Mon âme exalte le Seigneur», *L'autre Parole*, numéro 21, août 1983, p. 14-15, poème repris dans l'encart du numéro 64.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1983n21.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1983n21.pdf)

Nellie LEBEL. «Je vous salue, Marie», *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 21-22, 34.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Christine LEMAIRE. «La Marie des *Fées ont soif*», *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 19-20.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Odette MAINVILLE. «Vierge... à perpétuité?», *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 21-25.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Louise MELANÇON. «La mariologie depuis le Concile Vatican II», *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 6-10.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Louise MELANÇON. « Marie : figure libérante ou aliénante ? », *Relations*, numéro 713, décembre 2006.

<https://cjf.qc.ca/revue-relations/publication/article/dans-leglise-catholique-la-piete-et-la-doctrine-mariales-entretiennent-une-ideologie-conservatrice-au-sujet-des-femmes/>

Louise MELANÇON. « Marie : symbole du féminin ou symbole féminin de Dieu ? », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 10-12.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Marie-Josée RIENDEAU. « Marie de Judée », *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 26-29.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Marie-Andrée ROY. « Indulgences plénières », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 30-31.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Marie-Andrée ROY. « Marie et son armée », *L'autre Parole*, numéro 37, mars 1988, p. 15-18.

[https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988\\_09\\_0009p\\_1988n37.pdf](https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/09/1988_09_0009p_1988n37.pdf)

Aïda TAMBOURGI. « Liminaire », *L'autre Parole*, numéro 125, printemps 2010, p. 3.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Aïda TAMBOURGI. « Le phénomène des apparitions de Marie », *L'autre Parole*, printemps 2010, p. 17-20, 44.

<https://www.lautreparole.org/wp-content/uploads/2010/08/Lautre125b.pdf>

Aïda TAMBOURGI. « La déchirée » dans *Le Dieu qui libère. Figures de femmes libératrices dans la Bible*, Médiapaul, 2003, p.65-66.

Aïda TAMBOURGI. *Dis-moi qui est ton Dieu ? 52 prières et méditations d'une femme*, Montréal, Éditions du Levain, 1986.

# Les 40 ans du réseau Femmes et Ministères (1982-2022)

## L'audace de l'espérance

Anne-Marie Ricard

Une œuvre d'art illustre bien le parcours des 40 ans de Femmes et Ministères : la *Madone marchant* d'Elisabeth Frink<sup>1</sup>. Frink offre une représentation inhabituelle de Marie, tout en angles, en pointus, et non en rondeurs angéliques. Une Marie en bronze, solide, que la vie a éprouvée et qui reste debout, en marche, déterminée et lucide.

Le bilan des 40 ans de ce Réseau présente une synthèse des nombreux actes posés par ces chrétiennes catholiques, souvent en partenariat avec des allié·e·s, afin de faire bouger les structures obsolètes de leur Église et de renouveler la théologie, en y insérant un regard féministe. Les archives et le site Internet du réseau Femmes et Ministères sont des traces visibles de cette histoire et des avancées réalisées. Ces traces attestent des souffrances traversées, des inévitables heurts et débats, des déceptions profondes face à l'institution ecclésiale ; malgré tout, elles signalent une espérance qui demeure.

### **D'une Parole entendue à une parole qui regroupe**

Il aura suffi d'une phrase : « Aussi longtemps que les femmes, qui sont elles-mêmes engagées sur le terrain de la pastorale avec un mandat de leur évêque, ne se rassembleront pas entre elles pour discuter de l'exercice de leurs fonctions, la question des femmes en Église n'avancera pas »<sup>2</sup>.

C'est ainsi que commence l'histoire du réseau Femmes et Ministères en 1982. La parole d'une femme, celle d'Élisabeth Lacelle, en entraîne d'autres. En octobre 1982, des femmes de chacun des diocèses du Québec se réunissent pour bâtir un réseau entre praticiennes sur le terrain et théologiennes universitaires. Ces croyantes ont agi comme sujets et actrices d'une histoire nouvelle de femmes en Église. Action et réflexion ont été les deux rails de ce mouvement enclenché par Femmes et Ministères, qui vise à promouvoir les pistes théologiques et

---

<sup>1</sup> <https://www.christies.com/en/lot/lot-6152183>

<sup>2</sup> Élisabeth Lacelle dans une émission télévisée d'affaires religieuses de la Société Radio-Canada, décembre 1981.

pastorales inscrites dans le service ecclésial des femmes et à développer un partenariat<sup>3</sup> avec des femmes aussi bien que des hommes intéressé·e·s aux objectifs de Femmes et Ministères.

### Deux recherches marquantes

L'enquête sociologique réalisée en 1986 par Sarah Bélanger, pour le compte de Femmes et Ministères, aboutit à la publication en 1988 du livre *Les soutanes roses. Portrait du personnel pastoral féminin au Québec*. Grâce à une liste des femmes engagées en pastorale constituée par le réseau des répondantes à la condition féminine, les réponses de 614 agentes de pastorale représentant les 21 diocèses du Québec sont retenues. Pour une première fois, on dispose d'un portrait des femmes engagées dans l'Église du Québec ainsi que du travail qu'elles réalisent.

Dans la suite du livre *Les Soutanes roses*, les résultats d'une recherche-action *Voix de femmes, Voies de passage*<sup>4</sup> sont publiés. Deux cent vingt-cinq agentes de pastorale de 26 diocèses francophones du Canada y parlent de leur conception de l'Église associée à leur ministère.

Les autrices de cette seconde recherche, quatre théologiennes membres du réseau, livrent une interprétation théologique des pratiques pastorales de ces femmes :

C'est au nom de ce droit reconnu à la communauté ecclésiale que les femmes engagées en pastorale brisent un silence trop longtemps gardé pour interpellier les dirigeants de l'Église. [...] En dénonçant le primat accordé à certaines pratiques et disciplines ecclésiales au détriment des personnes et des communautés chrétiennes, les croyantes engagées incitent les autorités ecclésiales à réviser le maintien de certaines traditions, à changer des lois et des structures inadéquates afin de promouvoir des *pratiques acculturées* inhérentes à la « réception » de la Bonne Nouvelle du Royaume. Finalement, en questionnant la structure pyramidale et masculine de l'Église, les femmes réclament de ses dirigeants qu'ils fassent en sorte que l'institution ecclésiale reflète la réalité de l'*interdépendance* pour faire advenir *dans les faits* la communauté des disciples égaux du Christ.<sup>5</sup> (Souligné par les autrices elles-mêmes)

### Paroles et gestes pour l'ordination des femmes

En 1992, dans la lettre « L'Église recroquevillée » publiée dans *Le Devoir*<sup>6</sup>, Femmes et Ministères exprime publiquement son désaccord avec les raisons évoquées par le Vatican et son attitude de fermeture concernant la décision de l'Église anglicane d'accorder le sacrement de l'Ordre à des femmes :

<sup>3</sup> Le terme « partenariat » comporte ses pièges. Pour en saisir les embûches, voir le texte de Micheline Laguë, « Des mots et des hommes, le partenariat piégé à sa source », 30 avril 2014, <https://femmes-ministeres.org/?p=1830>.

<sup>4</sup> Lise BARONI, Yvonne Bergeron, Pierrette DAVIAU et Micheline LAGUË, *Voix de femmes, voies de passage. Pratiques pastorales et enjeux ecclésiaux*, recherche-action réalisée pour le réseau Femmes et Ministères, Montréal, Éditions Paulines, 1995.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>6</sup> Pierrette DAVIAU et Micheline LAGUË, « L'Église recroquevillée », *Le Devoir* (30 novembre 1992), Cahier B, p. 8.



[D]e plus en plus de théologiens et d'exégètes catholiques s'accordent pour dire que l'on ne peut tirer du choix de Jésus des raisons déterminantes pour défendre une position ou l'autre en cette matière. Or, comment prétendre prôner l'égalité et l'unité au nom de l'Évangile du Christ tout en continuant d'exercer une discrimination à l'endroit des femmes sur la base de leur appartenance sexuelle. Cela devient de plus en plus intolérable dans la société et dans l'Église et relève, à la rigueur, du contre-témoignage.<sup>7</sup>

Un mur se dresse à Rome quand Jean-Paul II ferme la porte au sacerdoce aux femmes avec sa *Lettre apostolique Ordinatio sacerdotalis sur l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes* (22 mai 1994). Qu'à cela ne tienne, le 29 juin 1994, Femmes et Ministères présente au président de la CECC, Mgr Jean-Guy Hamelin, une requête accompagnée de 725 signatures, femmes et hommes, pour que la CECC s'assure de la poursuite des recherches sur la participation des femmes aux ministères ecclésiaux. Puis, le 25 août, *Le Devoir* publie cette même requête, avec l'appui de 1275 autres signatures.

De 1998 à 2003, le réseau anime le projet Virage qui vise l'amélioration de la situation des femmes dans l'Église par la mise en relief des pratiques discriminatoires exercées envers elles et par la recherche d'actions communes pour contrer ces situations. Ce projet s'est réalisé en plusieurs étapes avec la participation de 1000 femmes de plusieurs diocèses et se conclut par la déclaration « Pour une Église libératrice<sup>8</sup> » à Montréal en mars 2003.

De 2006 à 2009, avec le Centre Justice et foi, le Centre Saint-Pierre et la collective L'autre Parole, Femmes et Ministères organise trois colloques sur l'accès des femmes aux ministères ordonnés.

Le site Internet de Femmes et Ministères est créé en 2006. Il devient un moyen de faire connaître les études, les recherches et les autres contributions touchant la situation des femmes engagées en Église, qu'elles exercent des ministères reconnus ou non. S'ajoute, en 2014, la page Facebook pour rejoindre un nouveau public.

En octobre 2015, le réseau se réjouit d'avoir influencé l'intervention de Mgr Paul-André Durocher au synode sur la famille. Il reprend les trois propositions de Femmes et Ministères : octroyer à des hommes et des femmes laïques bien formés la possibilité de prendre la parole lors des homélies aux célébrations eucharistiques ; reconnaître l'égalité des capacités des femmes d'assumer des postes décisionnels dans l'Église ; ouvrir aux femmes l'accès au diaconat dans l'Église. Un évêque québécois ose enfin briser le silence maintenu depuis 1994 sur la question des ministères exercés par les femmes.

---

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> [femmes-ministeres.org/?p=660](http://femmes-ministeres.org/?p=660).

## **L'espérance malgré tout**

Les membres du réseau Femmes et Ministères incarnent l'espérance chrétienne dans leurs paroles et dans leurs gestes depuis 40 ans, malgré les lenteurs, les injustices et les abus de l'institution ecclésiale. Tout comme la Marie de Frink, elles se placent devant la cathédrale et descendent du socle que l'Église patriarcale leur a construit ; elles continuent leur marche vers l'interdépendance, vers l'égalité entre femmes et hommes, au nom de l'Évangile. Elles se mettent en route, tournées vers le monde, là où la Parole du Fils de Dieu continue de prendre chair aujourd'hui.

Anne-Marie Ricard est diplômée en sciences de l'orientation et en théologie de l'Université Laval. Elle a œuvré comme conseillère d'orientation et psychothérapeute au gouvernement du Québec et en pratique privée. Elle a également travaillé en pastorale paroissiale et scolaire au diocèse de Québec puis à la formation pastorale d'agent·e·s de pastorale aux diocèses de Saint-Jean-Longueuil et de Saint-Hyacinthe.

## Crédits sur les images

Les photographies de pages couvertures ont été copiées sur le site des éditeurs.

Page couverture : Photographie de Karine Lacasse

Illustration p. 48 : Martine Lacroix

---

La revue *L'autre Parole* est la publication de la collective du même nom.

***Comité de rédaction :***

*Denise Couture, Pierrette Daviau, Monique Hamelin, Johanne Philipps et  
Nathalie Tremblay*

***Secrétaire de rédaction :***

*Johanne Philipps*

***Révision linguistique :***

*Comité de rédaction*

***Édition de la revue et du site Internet :***

*Marie-France Dozois et Nancy Labonté*

***Pour vous abonner à notre liste d'envoi :***

*Visitez notre site Internet [www.lautreparole.org](http://www.lautreparole.org) et complétez le formulaire d'abonnement en  
bas de la page.*

***Pour nous joindre :***

*Carmina Tremblay (514) 598-1833*

*Courriel: [carmina@cooptel.qc.ca](mailto:carmina@cooptel.qc.ca)*

***Adresse postale :***

*C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3*

---